

cinéa

26 Août 1921

Numéros 16-17

⇒ ⇒ ⇒ Hebdomadaire Illustré ⇐ ⇐ ⇐
Louis DELLUC et A. ROUMANOFF, Éditeurs
10, Rue de l'Élysée, Paris - Tél. : Élys. 58-84

ABONNEMENTS :
1 an 75 fr. - 6 mois 40 fr.
Le Numéro ... 2 fr.



W I L L I A M H A R T

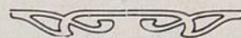


ELLIE NORWOOD

dans

Les Aventures de Sherlock Holmes

STOLL PICTURE PRODUCTIONS.



Ce film est édité par la

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FILMS ARTISTIQUES

17, RUE DE CHOISEUL, PARIS



Notre Livre d'Adresses

*

Les Meubles de Francis Jourdain,
2, rue de Sèze
H. Compère, copie de manuscrits,
14, rue Henner
Géo, robes, 29, rue d'Astorg.
Photographie d'Art : Henry Castéra,
51, rue de Clichy
L'Édition, 4, rue de Furstenberg
Les éditions de la Sirène, 7, rue
Pasquier
Comœdia illustré, 32, rue Louis-le-
Grand
Ciné pour Tous, 26^{bis}, rue Traver-
sière
L'Esprit nouveau, revue d'Esthète-
que, 29, rue d'Astorg
Footitt et ses cocktails, 6, rue
Montaigne
Au Cabaret, la meilleur cuisine,
avenue Victor Emmanuel III
Le Colisée est le cinéma entre les
cinémas
Montagné, traiteur, est le roi de la
cuisine française, rue de l'Echelle

Aux éditions de la Sirène, 7, Rue Pasquier, et chez tous les libraires

LA JUNGLE DU CINÉMA

par LOUIS DELLUC

✂ c'est le livre qu'il faut avoir lu ✂

PHOTOGÉNIE

DE BRUNOFF, Editeur
32, Rue Louis-le-Grand

ROBES

LINGERIE

MARIO FRANCIS

BONNETIER

15, Rue Washington (Champs-Élysées), Paris
Tél. : Elysées 17-36 Métro : Georges V



LAMBRECHTS

GASTON, Directeur
TAILOR

Téléphone
Central: 18-36

14, Rue Duphot
PARIS (1^{er} arr.)

NOTRE CONCOURS DE SCÉNARIOS

✂ sera clos le 1^{er} Septembre prochain ✂

NOTRE CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES

✂ sera clos le 1^{er} Octobre prochain ✂

CF 4° PER 283



RÉPONSES A QUELQUES LETTRES

SOLEIL LEVANT. — 1° Impossible. — 2° Si très exactement 1 m. 88. — 3° Oui. — 4° *Le Dieu captif* avec W. Hart, n'est pas un film de Griffith, mais de Th. Ince. — A qui le dites-vous?... M. Thiolat a toujours à votre disposition les séries de photographies de *La Cavane*, *Le Dieu captif*, *Le Mentor* que vous lui avez commandées il y a quelques mois.

ROULETABILLE. — 1° Frank Clark était Michel Donavan dans *La Cité Perdue*. — 2° Inconnu. — 3° C'est Maë Murray que vous avez remarquée dans *L.A.B.C. de l'Amour*, (*The A. B. C. of Love*). — 4° Mais certainement.

ADMIRATEUR DE CONSTANCE. — *Les Bas de soie* (*A Pair of Silk Stockings*) avec Constance Talmadge, Harrison Ford, Wanda Hawley, V. Doria, Florence Carpenter, Th. Persee, L. Willoughby, H. Haskell, L. W. Sterrs, Robert Gordon, Sylvia Ashton. Scénario de Cyril Harcourt, découpé par Edith Kennedy et réalisé par Walter Edwards.

CINÉA READER. — Les 9 derniers films de W. S. Hart (Contrat Hart-Artcraft) sont : *The Toll Gate*, *Sand*, *The Cradle of courage*, *The Testing Block*, *O' Malley of the mounted*, *The Whistle*, *Three Word Brand*, *White Oab*, *Traveling On*.

ADMIRATEUR VAN DAELE. — Nous publions dans notre numéro du 9 septembre la biographie de votre grand favori.

DANIEL. — M. de Lamarzelle n'écrit pas de scénarios pour Mack-Sennett.

G. CODART. — En effet, *L'Expédition Shackleton* quitte l'affiche. En octobre, le Cirque d'Hiver donnera *Londres-Melbourne en avion*, avec les frères Smith.

ISA BELL AND MISTERIOUS. — De ces deux loustics qui se disent opérateurs, l'un est garçon coiffeur et l'autre pharmacien. Comme vous pouvez le penser, ils ont des idées très personnelles sur le cinéma. D'ailleurs, ils ne ratent jamais les séances du C. A. S. A.

WHO KNOWS. — Ivor Novello est né à Cardiff. — Paul Capellani dans *Ibrosso*. Tous les deux aux films Mercanton, 23, rue de la Michodière.

CASSAGNES. — *Les trois Lys*. Scénario de Lucie Delarue-Mardrus réalisé par Henri Desfontaines avec André L. Daven, Escande, Baissac, Gine Avril, Yvonne Desvignes, Grumbach. Gaumont éditeur. « Série Pax ».

MALLET. — Dans *Expiation* et *La Honle*, c'est Louise Glaum. Adresse : Care of Ince studios, Culver City California U. S. A.

MARY. — Tranquillisez-vous, à partir du prochain numéro nous reprendrons notre parution hebdomadaire, il faut bien des vacances à tout le monde.

PATRICIA P. — Dorothy Dalton est née à Chicago (Illinois) le 22 septembre 1893. Elle est divorcée de Lewis Cody. Voici quelques-uns de ses films : *Green Eyes*, *The Mating of Marcella*, *Tyrant Fear*, *Love Me*, *Flare up Sal*, *Love Letters*, *The Price Mark*, *The Kaiser's Shadow*, *The Triple Cross*, etc. — *Captain Courtesy*, *The Virginian*, *The Gentleman from Indiana*, *The Parson of Panamint*, *Davy Crockett*, *David Garrick*, sont bien des films de Dustin Farnum.

MARGEL JUSTINIEN. — Ce film que vous avez vu à Londres sous le titre *Bonds That Chape* n'est autre que le fameux *Erotikon* (Vers le bonheur) de Mauritz Stiller et dont l'édition en France est prochaine.

RANCHMAN. — Je suis tout à fait de votre avis, Andrew-F. Brunelle est un excellent artiste mais qui tourne trop peu et dans des productions généralement médiocres.

BLOCK SYSTEIN. — Nous consacrerons prochainement un article aux dessins animés.

CHARLES BOISSON. — Lisez *Le Cinéma*, par M. Henri Diamant-Berger.

STRONG MAN. — Jack Pickford est né à Toronto en 1896. Il a paru au théâtre dans *Peg Robin*, *The three of Us*, etc... Ses principaux films sont : *Wildflower*, *The Pretty Sister of José*, *The Love Route*, *The Girl of Yesterday* avec sa sœur Mary, *Poor little Pippina*, avec la même, *Seventeen*, *Great Expectations*, *Jack and Jill*, avec Louise Huff, *The Gost House* avec la même, *Tom Sawyer*, *The Spirit of 17*, *The Dummy*, *The Girl at Home* avec Vivian Martin, *Sister Mary*, *The Varmint*, *His Majesty Bunker Bean*, *Sandy*, *Huck and Tom*, *Mile a Minute*, *Kendall*, *Freckles*, *What Money Can't Buy*.

HENRY WORMS. — C'est bien Jaque Catelein que vous avez vu dans *Rose-France*.

GUY LÉCUYER. — Enrico Caruso était né à Naples le 25 février 1873. C'est exact, il a paru dans plusieurs films, notamment *My Cousin*.

A partir du 9 Septembre
CINÉA
reparaîtra hebdomadairement

LECTEUR ASSIDU. — Marcel L'Herbier habite, 53, rue de la Villette.

ANDRÉ BRODEUR. — Pour recevoir la photo de William Hart, écrivez-lui tout simplement en la lui demandant ou adressez-vous à J. Thiolat, 1, rue Darcet, qui vous la procurera à bon compte.

MACK-SENNETT. GIRLS ADMIRER. — Mack Sennett est né à Danville (Canada), le 17 janvier 1880. — Fred Andrew Stone est né le 19 août 1873 à Denver (Colorado). C'est plutôt un acteur de théâtre que de cinéma.

MARIE-LOUISE TH. — Gaston Jacquet habite 68, rue Laugier. — Marcel Lévesque, 7, rue de Berne.

MADemoiselle GENDRE. — Voici l'adresse demandée : A. B. Svensk-Film Industri, 19, Kungsgatan, Stockholm (Suède).

CLAUDE FAYARD. — Voyez le scénario de *La Fête espagnole* de L. D. dans *Ciné pour tous* ou *Le Film*.

FOMBERTEAUX. — *La Course du Flambeau*, est tirée de l'œuvre de Paul Hervieu et réalisée par M. Charles Burguet pour Louis Nalpas, avec Mathot, S. Delvé et Marise Dauvray. *L'Âme de Pierre*, du même metteur en scène est tirée de l'œuvre de Georges Ohnet, avec M. Mariaud, H. Brabant, G. Modot, S. Delvé.

FILMOSOPHE. — Voici quelques adresses : Norma Talmadge et Constance Talmadge 318 East, 48 th. Street, New-York City U. S. A. — Pearl White, care of Fox Studios at 10 th. avenue and 55 Strett, New-York City U. S. A. — Nazimova 6.124, Carlos avenue, Los Angeles (California). — Monroë Salisbury, 5956, Hollywood boulevard, Los Angeles (California). — W. S. Hart, 5544 1/2, Hollywood boulevard, Hollywood (California).

??? — André Nox habite 25, rue Desbordes-Valmore, Paris-16°. — Van Daële, 14, rue Pestalozzi, 5°. — Eric Barclay, 34, rue Marbeuf. — J. de Baroncelli, 47, rue des Mathurins.

C. K. C. — Les principaux films de Marsan-Maudru sont : *Le Lys Rouge*, *Le Gouffre*, *L'Holocauste*, *Le Droit de tuer*, *Près des Cimes*, *Un Aventurier*, *Celle qui n'a pas dit son nom*, *Le Talion*, *La Double Epouvante*, *L'Amour du Mort*... Et j'en oublie.

EL DORADO. — En effet, M. Decœur était tellement bien dans *La Faute d'Odette Maréchal* que personne ne l'a plus fait tourner. Dommage, très dommage.

L'ŒIL DE CHAT.



MAYOL

LES FILMS D'AUJOURD'HUI

Raspoutine.

J'ai oublié — les études grecques sont sûrement en décadence — le nom du dramaturge que les Athéniens condamnèrent à une amende parce que, en prenant pour sujet la prise récente de Milet, il avait provoqué l'émotion par un procédé trop facile. Un film où sont décrits les tragiques événements qui précédèrent l'écroulement de l'Empire russe nous paraît, aujourd'hui encore, manquer de recul, et l'on peut éprouver cette impression même si l'on ne possède point au fond d'un portefeuille quelques titres russes dont les coupons s'obstinent à ne point se détacher.

Le manque de recul présente un inconvénient à un autre point de vue; plus l'époque est éloignée, plus la reconstitution en est facile, moins le public et la critique sont exigeants quant aux détails. Il est plus aisé de susciter un roman qui ait l'air romain, qu'un russe ou un chinois plausible, de reconstituer le Forum ou l'Agora (nous n'y étions pas, n'est-ce pas?) que la perspective Newsky ou Ha-Ta-Men.

Qu'il y ait dans certains des tableaux de ce film une accumulation de détails isolément exacts; ce n'est point suffisant. Il manque ce souffle qui permet aux Suédois, quelquefois aux Italiens, de nous transporter aux époques passées.

Au premier abord, Montagu Love semble physiquement désigné pour le rôle de Raspoutine. Il n'y apparaît point excellent et le reste de l'interprétation ne sort point de l'ordinaire.

Le film tout entier, d'ailleurs, ne susciterait guère d'attention sans la réclame spéciale que lui a faite la censure.

L'échéance fatale.

Une action peut être passionnante, mouvementée, intrigante tout en restant dans les limites de la vie et de la vraisemblance; la donnée de ce drame en sort à chaque instant et c'est dommage, car il représente un effort intéressant de réalisation. L'interprétation est bonne, encore qu'il paraisse invraisemblable que deux frères soient aussi visiblement, l'un

français, l'autre russe. Et quand on constate combien M. Nicolas Rimsky demeure russe en jouant un rôle français, on s'étonne moins que Montagu Love arrive si difficilement à paraître russe.

L'affaire du train 24.

Que nul des auteurs, metteurs en scène, acteurs, machinistes, opérateurs, accessoiristes qui ont pris part à la fabrication de ce film en huit épisodes ne soit mort d'ennui, cela prouve jusqu'ouï va l'endurance humaine. Mais l'épreuve paraît suffisamment concluante et il serait cruel — surtout par ce temps d'assassinats en chemins de fer — de la renouveler sur le public.

Les deux routes.

Je dois faire amende honorable à Bert Lyttel, pour avoir dit naguère qu'il était joli garçon; il est mieux que cela et fait preuve, dans ce film, d'un talent vivant et sincère. Du film même il n'y a pas grand'chose à dire. Un policier (dont le rôle est fort bien joué) se trouve en face du même problème que Javert à la fin des *Misérables*; mais il ne le résoud point, comme ce Brutus de la Rousse, en se suicidant; il se contente de ne point faire son métier et de laisser tranquillement partir pour Honolulu l'ancien convict dont il estime la conversion suffisamment acquise. Après tout, la solution n'est peut-être pas pire qu'une autre.

Les avatars de Charlot.

J'éprouve quelque scrupule à parler de Charlie Chaplin, dont quelqu'un, prochainement, va parler très bien. Mais peut-être faut-il, au contraire, se hâter d'en parler avant que des choses définitives aient été dites sur le mime génial.

J'ai indiqué naguère qu'au cinéma l'une des principales difficultés était d'établir l'harmonie entre le naturel et le factice, que l'une des solutions les plus tentantes consistait, si l'on peut ainsi dire, à *s'aligner sur le factice*, à imposer aux objets naturels le devoir de se conformer à une convention générale. Cela, Charlie

Chaplin partant de l'esthétique de la pantomime, l'a nettement vu; il a cherché à l'appliquer dès ses premiers films, que départent cependant des éléments de comique déjà connus (les hommes à moustaches, etc.). Plus tard il a réalisé des œuvres telles que *Charlot noctambule*, qui, sans avoir une portée très forte, ne comportent pas une fausse note, cependant que, sûr de sa technique il tendait vers les œuvres riches, complexes, humaines, de sa dernière manière, dont nous ne connaissons que quelques-unes (*Une vie de chien*, *Charlot soldat*, etc.).

D'autre part il est certain que Charlie Chaplin fait rire, et sans qu'on conserve, après avoir ri, cet arrière goût d'ineptie que laisse trop souvent le rire obtenu par des procédés purement mécaniques.

Mais tout ceci s'applique à des œuvres de Charlie. Or que nous présentons-t-on aujourd'hui? Un pot pourri, une *rhapsographie* destinée à utiliser les restes, à faire repasser en troisième décoction les films qu'on nous a montrés d'abord à leur apparition, qu'on a fait repasser ensuite dans tous les sens au point d'en lasser les yeux, et qu'on essaie de refiler sous cette nouvelle forme. Que, Rossini devenu silencieux, des Castil Blaze aient continué, pour plaire au public à fabriquer des *Iouna del Lago*, et autres Rhapsodies, cela se conçoit; encore Rossini lui-même les sifflait-il. Mais le procédé qui consiste à concurrencer les œuvres d'un auteur en pleine production avec ses œuvres antérieures est inqualifiable, et il faut espérer que le public fera justice de ce déplorable sabotage.

Chimères.

En situant pièces, romans ou films dans des milieux mondains, les auteurs n'obéissent pas seulement à des considérations de snobisme. La majorité du public se plaît sincèrement au spectacle d'hommes bien habillés, de femmes élégantes. L'aspect d'amusement extérieur que revêtent ces existences fournit des oppositions faciles et frappantes avec les sentiments qui torturent les personnages;

enfin les sentiments qui agitent les âmes de gens cultivés, habitués par la lecture des romans à reconnaître, à définir et à diriger dans des sens déterminés les mouvements de leur vie passionnelle sont plus aisés à décrire que ceux d'êtres moins conscients et plus spontanés.

L'inconvénient est qu'on a abusé de ces facilités et qu'aujourd'hui, lorsqu'on voit l'élégantissime héroïne qui s'avance sur l'écran, tandis que son mari ou son amant allume une cigarette avec cet air dégagé qui ne se voit qu'au cinéma, on regrette trois tables sales, sous un toit poudreux, au fond d'un *Saloon*, plein de cowboys.

Il faut avouer que l'héroïne de *Chimères* est à plaindre, entre un mari qui pousse l'aveuglement à un point tel qu'il ressemble à de la complaisance, et deux amoureux dont l'un ne sait que se suicider et l'autre l'accule elle-même au suicide. Mlle Hespéria se tire bien du rôle, avec une louable sobriété de gestes et une beauté un peu trop sculpturale qui donne l'impression d'un modèle plutôt que d'une femme du monde.

Ambitieuse.

Mrs. Glynn s'est fait une spécialité de romans dépeignant les mœurs de la haute société anglaise, à peu près de la manière dont pourrait les dépeindre une dame de compagnie intelligente et envieuse, ou, plus simplement, une *authoress* qui voudrait corser ses produits en leur donnant le *goût français*. Un de ses derniers romans assez amusant d'ailleurs, *la carrière de Catherine Bush*, a tenté un metteur en scène qui a changé le nom de l'héroïne, adouci ou supprimé les incidents scabreux, et réalisé ainsi un film assez banal, que Catherine Calvert défend bien avec son talent, intelligent et sec, assez apparenté au type de l'héroïne.

Ce qui condamne le principe même de la Censure c'est qu'elle ne commet pas une sottise de moins quand elle est exercée par des gens intelligents et lettrés.

L'Enigme du diable.

On songe à tel concert de Mendelssohn ou de Saint-Saëns, où une idée, de valeur secondaire, développée avec un art et une expérience achevés fournit à un excellent artiste un prétexte plausible pour montrer sa virtuosité. Gladys Brockwell trouve là un de ses meilleurs rôles, le cadre est riche et varié, et après tout il y a des jours où l'on ne tient pas essentiellement à entendre des œuvres de premier ordre.

La Sierra Nevada.

Las des épisodes incessants et monotones d'un ciné-roman dont la bêtise écrasante a découragé jusqu'aux directeurs de salles, les yeux se reposaient avec joie chaque semaine sur ces beaux paysages de montagnes, sur cette eau vivante; qu'elle soit neige ou nuage, glacier torrent ou lac, chose curieuse et déjà signalée, le cinéma, instinctivement, trouve les règles classiques: les opérateurs qui ont pris ces vues, et qui n'ont sans doute jamais regardé un tableau de Poussin, de Corot, ou, par exemple, parmi les modernes, de Rouxel, savent que le paysage doit être animé, mis à l'échelle par des êtres vivants, des voyageurs, des chevaux, des chiens...

Le Roman d'un Spahi.

On a souvent remarqué qu'à certaines époques un art, sous l'influence de ce que demande le goût du public ou de ce qu'offrent les moyens d'exécution, semble subir par avance l'influence d'un autre art non encore existant. C'est ainsi que, dans les structures gothiques, se préforme la construction métallique, dans les dessins au *physionotrace* du XVIII^e siècle, la photographie.

De même, nombre d'écrivains ont fait du Cinéma avant le Cinéma. En Amérique, les noms de Bret Harte et de O. Henry viennent immédiatement à l'esprit; en Angleterre, celui de Conrad, en France, et, dans un genre différent, celui de Pierre Loti.

Essentiellement romantique par l'importance qu'il donne au cadre, au paysage, par son goût pour les milieux exotiques qui laissent apparaître, sous son aspect le plus immédiatement perceptible, la diversité de l'univers, l'auteur de *Pêcheurs d'Islande* aime présenter des personnages aux âmes non point simples — aucune âme n'est aussi simple qu'on

le croit — mais inconscientes de leur complexité relative, qui s'expriment non point par des mots, par des analyses explicites, mais par un geste, un acte synthétique. Et c'est là, au fond, l'esthétique de l'écran.

Est-ce à dire qu'il soit facile de tourner du Loti? Non, et justement parce que *c'est déjà du Cinéma*; et l'avertissement vaut pour qui voudrait s'attaquer à O. Henry, à Conrad, ou à Bret Harte. Et puis, ce marin hautain, timide et mélancolique a promené dans les cinq parties du monde *un œil qui sait voir*; à cet égard, on ne peut guère citer après lui que les frères Tharaud. Or, pour qu'un objectif voit ce qu'a vu Loti, pour qu'une pellicule montre ce qu'il nous montre, il faudrait beaucoup de conditions — artistiques ou économiques qui sont difficiles à remplir. Je n'ose point dire qu'elles soient remplies en ce qui touche *Le Roman d'un Spahi*.

Les Bohèmes de Paris.

Quel intérêt présente une image de la vie des paysans normands ou des artistes montmartrois, exécutée d'après les idées que s'en fait le metteur en scène de Manhattan ou de Los Angeles? Il est possible qu'un habitant de Des Moines ou de Peoria la trouve ressemblante, de même qu'on admire peut-être à Copenhague le caractère hindou ou martiniquais de certains films de la Nordisk. Mais il y a quelque audace à exhiber de tels tableaux au public français, d'autant que l'auteur ne s'est pas mis en frais d'imagination et n'est pas allé chercher ses données extrêmement loin.

Montagu Love a du tempérament et connaît son métier, mais on éprouve quelque regret à le voir gaspiller son talent à jouer des personnages toujours creux et inexistantes auxquels il n'arrive pas à donner la vie.

LIONEL LANDRY.

Il paraît que le spectacle du crime et de la passion provoque le crime et la passion. Et le spectacle de la vertu à haute dose, quel effet produirait-il?

Jack London et les Animaux

Dans l'avant-propos de *Michaël frère de Jerry*, Jack London a écrit : « Je ne suis pas une femelle. Je suis considéré, au contraire, par tous les critiques littéraires les plus sensibles, comme une sorte de bête primitive prenant plaisir à la violence. Sans discuter cette réputation d'ordre général qui m'a été faite, et l'acceptant comme monnaie courante, je dirai simplement que la vie s'est chargée en effet de m'instruire à une très rude école et m'a donné à contempler plus d'inhumanité et de cruauté qu'à la moyenne des hommes, depuis le gaillard d'avant, les prisons, les bouges, le désert, les chambres d'exécution et les lazarets jusqu'aux champs de bataille et aux hôpitaux militaires... Cependant, laissez-moi vous le certifier, je n'ai jamais été aussi écrasé et aussi scandalisé de la cruauté du monde qu'au milieu des applaudissements et des rires d'une foule heureuse regardant des animaux exécuter des tours sur une scène. L'art de la cruauté a atteint sa complète floraison dans le domaine des animaux savants. »

Et la Ligue pour la défense des animaux s'est inspirée de la préface dont les lignes qui précèdent sont extraites, elle a fondé le « Club Jack London » dont les membres s'engagent à ne jamais encourager les exhibitions d'animaux dressés en assistant volontairement à ces spectacles, que cela soit cinéma, music-hall ou autre endroit où ces spectacles ont lieu, et à quitter leur place en signe de protestation si un numéro d'exhibition d'animaux est annoncé en n'importe quel lieu. C'est d'ailleurs un genre de protestation que Jack London a lui-même conseillé.

Eh! bien, approuvons que la souffrance d'une bête soit vitupérée et, quand on le peut, empêchée. Même, pour un film destiné à du retentissement par ses propres mérites et parce qu'il traduit en images un roman fameux, un animal a été sacrifié. Nous avons déploré un tel acte commis pour l'amour de l'art, par exagération de la volonté de l'exact. Dans un autre film, nous avons vu M. André Nox jouer un personnage

qui battait des chiens; cet acteur de premier ordre, on le voyait, simulait ses coups, il ne frappait pas réellement, c'est lui qui avait raison.

Elevons-nous contre le désir d'absolue vérité... mais acceptons les animaux au cinéma, tels que les emploient bien des metteurs en scène. Les bêtes ne souffrent pas, qui font le beau quelques minutes comme le chien de *Papa Longues Jambes*. Le bouledogue des *Quatre Diabes* qui, la langue pendue regarde idiotement un travail d'acrobates est peut-être dorloté comme les éléphants de plus d'un film.

Abhorrons la ménagerie, la prison des fauves, sans air ni lumière, mais, si des lions ont été capturés, qu'ils soient photographiés et vivent à l'air plutôt que d'être enfermés dans de sales locaux.

Le dressage — s'il y a dressage — peut, pour le cinéma, être amical, alors quelle leçon nous donnent les animaux, leçon de naturel! Mais qu'ils soient traités avec la plus aimable douceur et, surtout, que jamais, sous n'importe quel prétexte, on ne les blesse, on ne les tue, les chiens, les chats, les chevaux, les autres. Bien sûr, ils ne savent pas toujours simuler la mort comme des femmes et comme des hommes, mais les bébés non plus, ne jouent pas le drame, les empoisonnez-vous pour que, sur l'écran, ils interprètent à merveille, des rôles de nourrissons sans lait? Que si la comparaison est injuste, pardonnez-là.

Alors, protection, justice pour les bêtes, nous le demandons avec ferveur aux metteurs en scène qui en utilisent, mais nous savons que généralement elles ne sont point torturées, on les gâte.

Reconnaissons les excellentes intentions du club dédié à la mémoire de Jack London et souhaitons que l'on continue de porter à l'écran ses œuvres, nous y verrons des animaux que l'on n'aura pas fait souffrir; même on devrait pouvoir nous montrer, sans aucune douleur, sans aucun souci pour eux, les chiens de *l'Appel de la forêt*.

LUCIEN WAHL.

Nous demandons à
VOIR
encore une fois

Charlot Soldat

avec CHARLIE CHAPLIN
SYDNEY CHAPLIN
et EDNA PURVIANCE

Terrible Adversaire

avec DOUGLAS FAIRBANKS
et JEWEL CARMEN

Pour sauver sa Race

avec WILLIAM HART
LOUISE GLAUM et BESSIE LOVE

Le Penseur

avec ANDRÉ NOX

L'Homme aux Yeux Clairs

avec WILLIAM HART

Le Lys et la Rose

avec LILIAN GISH
et FRANK MILLS

Le Silence

avec EVE FRANCIS
et SIGNORET

Œil pour Œil

avec SESSUE HAYAKAWA

Le Faune

avec FEBO MARI



LA DANSEUSE JASMINE

Chand... d'habits et de beaux soirs à l'Olympia nous ont révélé ses dons. Les Danses de l'Amour et de la Mort et Une Nuit à Tibès, au Gaumont-Palace, l'ont épanouie, exaltée. Bien mieux encore sera, le résultat de ses derniers mois de réflexion, de patience, d'effort.

LES COULISSES D'UN FILM

Vous vous plaignez du mépris où les écrivains français tiennent le cinéma en général? Songez au beau charivari que nous vaudrait leur intervention avec toutes les manies et les tics dont ils sont encombrés. Le tout petit et si lent progrès de notre art deviendrait aussitôt une reculade désordonnée. Ne vaut-il pas mieux ne fraterniser avec la littérature que par une demi-douzaine de talents clairvoyants? Ainsi le goût moderne et la subtilité extraordinaire de Mme Colette ont abordé le cinéma avec une compréhension intense. Spectateur d'elle-même et de la vie, comme ses volumes l'ont admirablement noté, elle est venue, à l'écran, à ses réalités et à ses mystères, par une loi quasi naturelle. Elle est une preuve complète de l'attraction et du but artistique du ciné. Sa curiosité l'a poussée moins que son intelligence sensible. Elle a écrit dans Le Film des pages qui resteront pour leur expérience et leur divination presque cruelle. Et elle fit un film d'après sa Vagabonde célèbre. Citons quelques impressions — trop brèves — de ses heures de travail en Italie.

Dehors, c'est le printemps romain : azur sans vigueur où fauche l'aile des martinets, nuages émus à peine par un sirocco faible, et des roses parmi les jardins, des lilas, des acacias, des épines blanches, des glycines qu'une seule journée de chaleur décolore, et qui échangent par-dessus la via Nomentana leur parfum de beignets vanillés et de fleur d'orange.

Dedans, sous les vitres du hall sans murailles, c'est déjà, et jusqu'aux vents frais de septembre, la fournaise. L'air séché offense la gorge et les bronches, « mais », comme l'affirme un pensionnaire de la Société cinématographique en montrant le thermomètre, « il est bien rare que ça dépasse cinquante-cinq degrés ».

Le canon de midi a tonné sur Rome. L'odeur de l'huile chaude et du poisson frit, venue de la maisonnette des concierges, a traversé le théâtre de verre, avec le grésilleme des oignons. Quelques minutes après, l'air fleura le café et les oranges écorcées.

Midi et demi, — une heure, — deux heures, — et nul souple acteur italien, nulle figurante aux vastes yeux, ne s'est élançé vers le vestiaire d'abord, vers la trattoria ensuite : ce monde, borné par des parois transparentes, régi par la course de l'astre et celle du nuage, a rompu avec les coutumes millénaires.

La vedette déjeunera vers quatre heures; plus heureux, le petit rôle dépêche à la dérobée une frittata entre deux tranches de pain national, bis et compact. J'ai faim. A cinq cents mètres d'ici je trouverais un fiacre, cheval sans âge, cocher vermoulu et plein de ténébreux mauvais vouloir... Ce n'est pas mon travail qui me retient ici, c'est celui des autres. Moi, je suis seulement ce témoin, cet indiscret, cet oisif : l'auteur du scénario qu'on est en train de « tourner ». N'importe, je reste. J'assiste au spectacle cent fois vu et cent fois nouveau. Le programme de la journée comportait plus d'une attraction : pugilat entre deux rivaux, dans un décor de music-hall miséreux, scène des lettres surprises, décor des adieux... Pour l'instant, la pause se prolonge et les meilleurs courages chavirent. Une matrone blanche et blonde, énorme, engagée à tant le kilo pour jouer le rôle de la Femme-Canon, halète dans son justaucorps de paillettes et l'on pense à l'agonie étincelante de quelque poisson des mers lointaines.

Stoïque, pantalonné de gris perle, le jeune premier reste debout. Il a insinué entre son col et son menton un mouchoir plié, et s'évente avec un journal. Il ne parle pas, il ne se plaint pas, tout son visage taurin de beau garçon du peuple n'exprime qu'une pensée : « Que je succombe debout et suffoqué, mais que demeure, jusqu'après moi, le pli du pantalon gris-perle ! pli rigide qui tout à l'heure fléchira, une seule fois, pour l'agenouillement devant cette éblouissante jeune femme... »

Eblouissante, en effet. Il n'y a rien de plus blanc que son blanc visage poudré, sinon ses bras nus, son cou sans colliers, sinon le blanc de ses yeux. Chaque fois que je regarde ses

yeux, ma mémoire me souffle cette phrase de Charles-Louis-Philippe : « Elle avait des yeux d'une grande étendue... » Noirs ses cheveux et noirs ses cils, sa sombre bouche entr'ouverte sur des dents blanches — elle est toute pareille déjà à son image cinématographique, et les professionnels d'Italie et de France vous feront d'elle ce compliment sans réplique : « Une plus photogénique qu'elle, il n'y en a pas ! »

Cette jeune beauté aguerrie défie la lumière écrasante. Elle s'est fait — à quel dur entraînement ! — des paupières qui ne clignent point, un front insensible, et je larmoie rien qu'à la voir lever, contre les rayons de midi, son regard de statue... Elle n'a qu'un peu de sueur au bord de ses cheveux ondés, et parfois, sans qu'un trait de son visage vacille, une larme ronde, fruit douloureux de l'œil blessé et de la paupière tendue, quitte ses cils et roule sur sa joue.

Cette jeune femme, la vedette, cuit sous le toit de verre depuis neuf heures du matin. Hier, elle a changé onze fois de toilette, de bas, de souliers, de chapeau, de coiffure. Le jour d'avant, elle grelottait, demie-nue dans des jardins, sous des lilas dégouttants de pluie. Demain, une automobile l'emportera, à sept heures, vers les montagnes encore neigeuses, quarante kilomètres pour aller, quarante pour revenir, pas d'auberge. En décembre dernier, elle est entrée, par trois degrés au-dessous de zéro, dans la mer et y a nagé. Un film policier l'a jetée sous un train, d'où elle sortit noire, un peu brûlée d'escarilles, l'a assise sur l'aile d'une automobile en marche...

Etrange destin, qui donne à rêver. Labeur grevé d'austérité, privé de la récompense qui galvanise chaque soir la fatigue au théâtre : l'applaudissement, le chaud contact du public, le réconfort des regards et des convoitises... N'est-ce donc que l'appât du gain qui soutient le grand premier rôle, homme ou femme, du cinéma et le conduit à des risques quotidiens ? Je ne puis le croire...

« Rrrrrrrrrrrr... » Le ronronnement connu de l'appareil enregistreur



DOROTHY DALTON

La star de la Th. Ince Production, héroïne de tant de drames mondains ou pittoresques — n'a-t-elle pas tourné *Aphrodite* — se montre ici « derrière l'écran », vérifiant au miroir le maquillage que sa superbe « valise à grime » lui a permis, avant de se confier à l'opérateur.

m'avertit qu'on reprend le travail. Trente huit degrés au thermomètre, — mais je sais, au balancement des grappes de glycines contre un mur incendié, au vol brusque des pétales de roses, que le « ponentino », le vent du ponant, s'est levé, ouvrant son aile fraîche sur la ville, présageant la chute du jour et la clémentine nuit romaine.

— *Andiamo!* crie le metteur en scène, et il ajoute un : « Allons-y! » compris de tous, car — rougissons-en! — les directeurs de la X... parlent un français rapide et aisé, et son metteur en scène, et ses artistes; — la Femme-Canon roucoule en français comme une grosse pigeonne, et le petit figurant en frac, que je prie, — dans quel baragouin! — d'animer un peu sa chanson mimée, me répond :

— Jé pé pa faire plous de yestes, ye souis romancier.

— ... ?

— Jé chante qué la romance, au café-concert. Un romancier il fé pas de yestes.

On tourne. On tourne des « petits bouts », des « passages », ces allées et venues, ces vues de portes ouvertes et refermées, de couloirs, qui, posés comme des points de suture ingénieux entre les scènes d'importance, donneront au spectateur l'illusion de la vérité, de la vie, de l'ubiquité...

La belle jeune femme noire et blanche évolue dans la lumière magnifique de trois heures, selon les indications du metteur en scène :

— Vous entrez ici, vous sortez là, après vous être arrêtée un moment avec inquiétude pour écouter si votre mari vous suit.

Elle l'écoute, réfléchit, et pose cette question sibylline :

— Combien ?

— Trois mètres, trois mètres cinquante.

Dialogue hermétique, où les initiés peuvent apprendre que ce « passage » doit être joué sans lenteur, pour être enregistré sur une longueur maximum de trois mètres cinquante de pellicule. Cet argot du cinématographe, on le parle à Paris comme ici, et j'oublierais souvent le lieu où nous sommes, les frontières lointaines, si la langueur de l'air ne me les rappelait, et aussi la tranquillité singulière d'un travail qui, chez nous, n'évite pas la nervosité, la petite crise de pleurs. « Ici », écrivait Renan, le « rythme de la vie est plus lent d'un

degré... » Un peu trop de sérénité assouplit la passion du grand amoureux, et je renonce à comprendre pourquoi nous reprochions leur excès de mouvement et d'expression aux interprètes italiens! Qu'ils sont doux, tous, même celui-là, titulaire d'un rôle de comique acerbe, oui, celui-là, qui livre à l'opérateur en ce moment sa figure rusée, froncée d'un rire intérieur, et son regard étouffé sous une paupière en abat-son...

— *Presto, presto, Ecce-Homo!*

Ecce-Homo? Mais oui, c'est lui. C'est l'homme, — l'homme qui a joué *Christus*, et qui n'en garde pas plus d'orgueil qu'il ne faut. Mais sa femme, auprès de qui je loue ce dieu bon enfant, rayonne de fierté :

— Croyez-vous qu'il était beau dans le *Christ*? Croyez-vous qu'il faisait bien en croix? Cette chance qu'ils ont eue de le trouver, lui qui a justement le diaphragme abaissé! Pas vrai, Sa Sainteté?

L'irrévérencieuse blonde qui parle ainsi — sans aucun accent — interpelle au passage un somptueux valet de pied, chargé d'ans et de dorure, qui porte un plat où les fenouils, habilement ciselés, figurent les côtes d'agneau et les pommes soufflées. Il détourne vers nous une admirable figure italienne, longue, embellie de rides nobles, couronnée d'argent.

— Sa Sainteté, venez que je vous présente... C'est lui qui faisait le Pape dans le film, vous savez, le film qui était si bien truqué que tout le monde a cru qu'on avait filmé le vrai pape... Il a 78 ans.

Sa Sainteté sourit, équilibre son plateau sur la main gauche tremblante, et, la dextre levée, nous octroie sans s'arrêter la bénédiction pontificale...

Quittons ces jeux profanes : la jeune femme si photogénique va « tourner » une scène capitale de mon scénario, pour laquelle on n'a requis d'ailleurs ni mon avis, ni mes conseils, sans quoi j'aurais donné à entendre, à grand renfort de périphrases diplomatiques, que le pyjama pour dame, fût-il accompagné par un diadème hindou, sied mieux au vaudeville qu'au drame.

La série des rites se déroule parmi la transpiration générale. On recule, dans un décor de loge d'artiste, le miroir à trois faces, puis on l'avance, puis on le supprime, puis on le rapporte; — la table coiffeuse valse d'une paroi à l'autre. Une vieille malle de

tournée mérite le premier plan, jusqu'au moment où le metteur en scène s'avise qu'elle porte, bien lisibles, sur une vingtaine d'étiquettes d'hôtels, les noms : « Dresden, München », etc., etc... Exil, à coups de pied, de la malle. Cavalier seul de cet animal étrange, caparaçonné de noir et marchant sur six pieds, que forment l'appareil et l'opérateur. Geignements d'une partie de l'animal. Répartition, en groupe immobile, de la jeune femme photogénique, d'un gentleman robuste, de la Femme-Canon — on l'entend respirer du bout du hall! — d'un pierrot blanc, d'une gommeuse excentrique — seize ans, la plus suave figure virginale — et d'un paysan calabrais. Cris :

— *Gira!*

Et ronron de l'appareil : tout le groupe s'anime sans bruit; — le gentleman frêle tient par les poignets la jeune femme en pyjama, et mâchonne de sourdes injures. Elle se débat, tord ses poignets minces, ouvre la bouche pour un grand gémissement qu'on n'entend presque pas, se dégage d'un effort et chuchote dans le visage de son tourmenteur, avec le masque d'une femme hurlante : « Je vous défends .. je vous défends de me traiter ainsi... Lâche... misérable... »

Le gentleman robuste ne dit rien, — il se contient et étire sa canne. Toute sa jambe gauche songe au pli du pantalon gris-perle... Les autres acteurs, au fond, murmurent et s'émeuvent sur place comme un rideau d'arbres atteint par un coup de vent... Cri :

— *Basta!*

— Et l'expression collective du groupe tombe; — les épaules s'aveuillent, les regards perdent leur flamme passagère, les jarrets plient.

— *Basta per oggi! E finito!*

— *E finito!* Pourtant, parmi les cris d'enfantine joie des libérés, le metteur en scène retient encore la jeune femme photogénique, qui écoute le programme du lendemain :

— Demain, mon petit, on tourne à Nemi, départ à huit heures en auto. Emportez le costume de la fuite, la robe du jardin, la toilette du soir avec manteau, tous les accessoires, n'oubliez rien, hé ? ce n'est pas à côté, Nemi...

Elle l'écoute avec une soumission sans espoir, fait « oui, oui », de la tête, et récite tout bas une litanie de ses bagages :

— La robe rose, les bas gris, les souliers de daim, la robe de tulle noir, le manteau violet, les gants blancs, le diadème, le kimono, les mules fourrées, le tailleur bleu...

Et comme si elle eût, jusqu'à cette minute, par un effort nerveux, commandé à la nature, elle se met tout soudain à transpirer sans contrainte et s'en va vers sa loge en psalmodiant :

— Le manteau violet, le tailleur bleu, les mules fourrées, le diadème, les bas gris...

En suivant de l'œil cette mince silhouette, ce corps tout à l'heure cabré, à présent mou et ballant dans le pyjama de soie, je me demande une fois de plus :

« L'appât du gain, du succès sur toile, la coquetterie du risque quotidien, peuvent-ils suffire à enchaîner une jeune femme, des années durant, à cette existence? Il y a l'amour du métier, je sais bien, et aussi l'esprit de rivalité, oui. Mais quoi encore? »

Un bout de dialogue, entre deux jeunes actrices de *cinéma*, me revient :

— Ça ne vaut pas le théâtre, et on s'éreinte, disait l'une.

— Ça se peut, répondait l'autre. Seulement, faut-il chercher un peu

de ce narcissisme délicat dans la manière de penser, de dire familière à certaines étoiles du cinématographe. L'une des plus notoires vedettes italiennes, et des plus belles, se critique, se maudit ou s'admire sur l'écran, comme s'il s'agissait d'une autre personne, avec une sorte de candeur hallucinée :

— Vous avez vu la *Piccola fonte*? me disait-elle. Vous trouvez que c'est bien? Dans le jardin, quand elle se traîne contre le mur et la porte, elle a des attitudes, des gestes de bras qui sont beaux...

N'y aurait-il pas, chez celles qui consacrent à l'écran leurs jeunes forces, la fleur périssable de leur visage, une sorte de fanatisme amoureux, qu'elles vouent à ces « doubles » mystérieux, noirs et blancs, détachés d'elles-mêmes par le miracle cinématographique, libres à jamais, complets, surprenants, plus pleins de vie qu'elles-mêmes, et qu'elles contemplent en créatrices humbles, parfois ravies, souvent étonnées, toujours un peu irresponsables?

COLETTE.

Les Films Allemands en Suisse Romande

Petit à petit, lentement mais sûrement ils ont envahi tous les écrans, enfoncé les portes les plus solides et pénétré partout.

Ils sont généralement bien pensés, bien montés et bien joués; tous ceux que nous avons vus sont des manières de petits chefs-d'œuvre de mise en scène et d'interprétation.

Le premier film allemand projeté à Genève après l'armistice était cette fameuse *Dubarry*, qu'interprétaient avec éclat le célèbre Emile Jannings, le meilleur tragédien allemand et cette étrange artiste, mi-polonaise, mi-allemande, Pola Negri.

Dans ce film, d'un goût douteux, en dépit d'une mise en scène fastueuse, la France du XVIII^e siècle était odieusement bafouée. Louis XV apparaissait, monumental, impotent, le visage couvert de pustules. Cependant, d'une façon générale, les mouvements de masses parfaitement réglés ne laissaient rien à désirer et de nombreuses scènes, telles celles du Tribunal Révolutionnaire et des exécutions en masse, avaient vraiment de l'allure.

Ce film fut une révélation pour beaucoup, et il obtint un grand succès de curiosité dans toute la Suisse. Dommage, au fond, qu'il ne fût qu'un instrument de propagande dirigée contre la France des philosophes, paraissant gouvernée, d'après ce film, par une courtisane illettrée et capricieuse. En a-t-il été réellement ainsi?

Nous eûmes, peu après, l'occasion de voir de nombreuses adaptations d'œuvres françaises, puis vinrent des films de composition nettement germaniques et joués par les meilleurs artistes d'Outre-Rhin. Savez-vous que pendant six semaines la foule envahit littéralement l'heureux établissement qui avait pu s'assurer l'exclusivité de l'un d'eux : la *Maitresse du monde*, œuvre moderne impressionnante jouée à la perfection par Mia May, véritable type de la femme allemande, blonde et grasse.

Peu après, les cinés genevois que ce prodigieux succès avait « émus-tillés » voulurent tous à tour de rôle offrir des films allemands en pâture à leurs spectateurs. Quelques titres

sur cent : les *Paradis artificiels*, le *Pogrom*, le *Poignard du Malaisien*, le *Golem*, la *Statue en marche*, l'*Amour d'un grand homme*, le *Bénéfice des quatre diables*, etc. Les scènes macabres abondent, les crimes fleurissent à chaque tableau et vous pensez que les sujets ne sont pas à l'eau de rose. Tout cela fait vibrer, le cœur tressaille et l'imagination est frappée à coups redoublés.

En avril dernier, nouvel émoi dans le landerneau cinématographe, on annonce un film allemand d'une somptuosité inégalée : *Anne Boleyn*. Il retrace la vie de la malheureuse épouse d'Henry VIII d'Angleterre. La mise en scène, comme toujours, est un régal pour les yeux. Mais le héros, Henry VIII, est représenté sous les traits d'un homme sensuel, sournois, irritable et sanguinaire, commettant les crimes les plus épouvantables avec le sourire au coin des lèvres, à la grande joie des favoris. On devine l'œuvre sournoise!

Après la projection de la *Dubarry*, le bon public qui ne connaît pas beaucoup son histoire générale s'est fait une singulière opinion de la France de Louis le bien-aimé. Après *Anne Boleyn*, il a dû penser que l'Angleterre d'Henry VIII ne valait pas beaucoup mieux.

Dernièrement encore, un autre établissement projetait des scènes de l'*Invasion Française en Espagne*. Vous devinez quel parti le metteur en scène a su tirer d'un tel sujet. Et une fois de plus le pauvre spectateur aurait pu murmurer : Tiens, tiens, mais les Français ne valent donc pas mieux que les Boches.

— Et le fait est que les scènes d'horreur abondaient dans ce film, d'ailleurs joué avec fougue par le même Emile Jannings qui a brossé une effrayante silhouette d'un général de la grande armée.

Aujourd'hui l'on nous promet un nouveau film allemand sur... Danton. Ainsi, après la France royale, ce sera au tour de la France de 1789 d'être traînée dans la boue par le germain effronté qui oublie sans doute un peu trop l'histoire de son pays.

Elle fournirait assez d'anecdotes piquantes pour qu'un Français tente d'en visualiser quelques-unes à l'usage du public neutre qui vient d'encaisser, involontairement, tant d'insolences contre la France.

F. MARCILLY.

COMMENT JE SUIS DEVENU COW-BOY

EXTRAIT DE MÉMOIRES

Saint-Joseph-les-Marais, mai 1910.

A Georges Delaw.

Mon vieux,

Toi qui m'entendais la semaine dernière parler cubisme au café, sans autres projets en tête que de révolutionner le monde avec mes pinceaux, tu vas t'étonner sans doute du pays lointain dont ma lettre est datée. Qu'a-t-il été faire là-bas? vas-tu dire. Mon vieux, c'est simple, parce qu'extravagant: je suis cow-boy. Je fais du ciné.

Je te vois, si ce récit était fait de vive voix, me sourire, te caler dans ta chaise, bourrer ta pipe, en me disant: raconte?... Eh bien! allume-la et écoute.

Passons sur les relations qui me firent parvenir jusqu'à l'antre de Dorland, le célèbre metteur en scène des Etablissements Z... Ayant gratté l'huis, un sonore « Entrez » me fait ouvrir une porte au montant de laquelle je lis, sur écriteau plagiaire: « Ne dites pas bonjour le Blount s'en chargera ». J'avance, un peu intimidé, vers un homme jeune, frisé, bien taillé, genre Américain. Présentations, mes recommandations font bon poids, et l'interrogatoire commence aimablement.

— Avez-vous déjà tourné ?

Je mens, en citant le nom de plusieurs maisons concurrentes.

— Etes-vous acrobate ?

— Mon Dieu! pas de métier, mais j'ai fait beaucoup de sports, et cela, joint à quelques aptitudes physiques...

— Bien. Savez-vous nager ?

— Mon livret militaire en fait foi.

— Savez-vous tomber de cheval ?

Mes tuyauteurs m'avaient bien dit: « On te demandera si tu sais « monter à cheval », mais tomber... Diable! voilà une question à laquelle j'étais loin de m'attendre... et comme ma réponse tardait, il réitéra, croyant sans doute que je n'avais pas compris:

— Savez-vous tomber de cheval ?

— ... Oui, répondis-je, de l'air assuré du Monsieur qui n'a fait que cela toute sa vie, cependant que la sueur du mensonge se faisait une rigole du bas de mes reins.

— Parfait, monsieur! nous partons ces jours-ci faire une série de films de l'Ouest Américain, voulez-vous être des nôtres? Nous discutâmes les conditions, je signai l'engagement, et Dorland prit congé de moi sur ces mots:

— A bientôt, tenez-vous prêt, on vous écrira.

Huit jours après, cependant que le P.-L.-M. roule et que j'écoute son « tunk tunk » rythmé d'allegro, sur lequel chante en moi une vague symphonie, je fume des cigarettes accoudé à la barre d'appui du couloir, en regardant la nuit au dehors. Sous ce beau ciel étoilé de mai, il m'emporte avec des compagnons inconnus, vers la Camargue, notre Far-West, où je dois vivre, tu le verras, une vie merveilleuse.

Minuit. Depuis quelque temps déjà les conversations ont pris fin, je suis le seul voyageur attardé dans le couloir, les autres ayant regagné leurs coins respectifs, j'éprouve le besoin de me reposer aussi et je rentre dans mon compartiment. Quelle vision d'horreur! Tous mes compagnons ont l'air d'avoir péri d'une mort violente. Ils sont là, vautreés, accotés l'un à l'autre, celui-ci a son faux-col défait, sa tête dépeignée, sa bouche est ouverte, la veilleuse du plafond lui marque en noir les cavités des yeux et met des creux dans ses joues, il est livide, on a dû l'égorger! Celui-là, la tête renversée sur l'épaule du voisin est plus hideux encore, le peu de langue que montre sa bouche entr'ouverte indique bien qu'il a succombé à la strangulation; et tous autour de moi ont des faces sans yeux, creusées, noires et blafardes, au hasard des poses, tordues, recroquevillées, ballantes ou crispées, ce

sont tous un peu des cadavres, seul un bruit de respiration, un ronflement, m'avertit qu'ils n'ont succombé qu'au sommeil. Je ne puis reprendre ma place, un cadavre a mis sa tête où je devrais m'asseoir. Je n'ose le réveiller et je vais m'installer au bout du couloir, sur le strapontin que je sais libre.

A quelqu'un qui vous a affirmé savoir « tomber de cheval », il est superflu de demander s'il sait y « monter ».

Un matin donc, quand costumé et grimpé en guerrier Pawnie, je sors de l'hôtel, je trouve devant sur la place, des chevaux qui m'attendent, quelques frères de ma tribu les montent déjà, d'autres arrangent les brides. Le régisseur me désigne un grand bidet gris:

— A vous, montez vite, on part!

Je considère la plus belle conquête de l'homme, et m'aperçois qu'elle n'a ni selle ni harnais, une simple bride lui passe dans la mâchoire, et son dos est nu comme celui d'un cheval au vert. Je vais réclamer, mais m'en retiens à temps: tous les autres sont ainsi. Naturellement, voyons! les fils de la Prairie, les Indiens du Far-West, montent leurs mustangs à poil. Le cheval est haut, son épine dorsale m'arrive à la hauteur de l'œil, pas d'étrier, comment faire pour m'y installer. Je pense aux petits escaliers de l'avenue du Bois, le long desquels les amazones parisiennes font ranger leurs demi-sang pour se mettre en selle, et je cherche quelque chose de semblable autour de moi. Rien. Seulement: je vois le régisseur empoigner la crinière de son cheval, de la main gauche, lui mettre la droite sur le dos, puis d'une flexion vigoureuse des jarrets s'élever en l'air, il passe vivement la jambe droite, et le voilà à califourchon. Je soupire en hochant la tête: « Ben, mon vieux! » Je sens que l'on m'observe, et tous ces yeux fixés sur moi réveillent mon



CARPENTIER
Vous avez vu le film de son match avec Dempsey? Vous allez voir le film *The Wonder Man* dont il est le héros. Qu'importe que le champion français ne soit pas champion du monde. Réconfortez-vous en pensant que c'est le boxeur le plus photogénique.

énergie, je n'hésite plus, j'exécute tant bien que mal les mêmes mouvements et me trouve, bien étonné, à cheval à mon tour.

Nous partons. Hue ! je tape de mes talons vierges d'éperons les flancs de ma monture qui prend son rang dans le groupe et suit le mouvement. Une carriole nous suit avec l'opérateur, les appareils, les accessoires.

Et la route plate, où le soleil méridional commence à chauffer, se change en sentier de la guerre où chemine l'armée des Indiens. Ils ont des chemises rouges et des pantalons bariolés, ils ont des arcs, des flèches, et aussi des revolvers, des plumes d'aigle auréolent leurs têtes, des scalpils pendent à leurs ceintures, et ils sont tous d'un beau rouge brique qui sent bon.

Tant que nous marchons au pas, ça va bien, et je commence à croire que je suis, après tout, un cavalier accompli, mais la colonne prend le petit trot et je déchante, à chaque pas du cheval je saute un peu en l'air et retombe violemment assis, cela sans arrêt, interminablement. C'est ce que mon voisin désigne pittoresquement : « bouffer des haricots ». J'en mange ma part, de bon cœur pourtant, en pensant : c'est le métier qui entre !

Et, mascarade ou anachronisme, tandis que nous avançons dans la Camargue, je pense que tout à l'heure je ferai mes débuts devant l'appareil, que mes moindres gestes seront enregistrés fidèlement, impitoyablement, et qu'un jour avec l'émotion du jeune écrivain qui se voit imprimé pour la première fois, je me verrai vivant sur l'écran. Suis-je ému, ai-je le fameux « trac » ? Non, véritablement, je me fie à mon adresse et à une facilité d'adaptation que je me connais.

Nous arrivons à l'endroit choisi, un petit cours d'eau peu profond serpente dans la lande, interminable, l'opérateur braque son appareil et prépare son travail minutieux, et Dorland nous explique :

— Allez vous placer là-bas, à 50 mètres et hors du champ. A mon premier coup de sifflet, Jackson partira seul, se dirigera sur l'appareil et franchira le ruisseau. Au second coup, vous partirez tous et suivrez le même chemin. Allez, et au triple galop, hein !

Jackson, c'est le premier rôle, le seul de nous qui soit aujourd'hui costumé en cow-boy, il a chemise et foulard éclatants, énorme pantalon de

peau de mouton et le large feutre traditionnel, il monte un joli petit cheval sellé à la mexicaine, c'est lui que nous devons poursuivre. Dans notre groupe, attendant le signal convenu, les chevaux arrêtés encensent de la tête et de leurs queues, chassent les mouches. Je regarde là-bas, le petit groupe formé par le metteur en scène, l'opérateur, l'appareil c'est là qu'il va falloir passer.

Le premier sifflet stride, Jackson éperonne son cheval et part au galop, le corps un peu penché en arrière un revolver scintille à son poing, et quand il arrive au ruisseau le second coup de sifflet retentit.

A nous ! Notre groupe démarre assez vite, mon cheval a pris place dans la ligne de tête, il galope, montrant plus de vigueur que je n'aurais cru, c'est lui qui me mène et non moi qui le conduis, et à chaque foulée, je saute comme tout à l'heure au trot, mais beaucoup plus haut, et de tout mon poids je reprends brutalement avec cette colonne vertébrale, vierge de selle et de tout point d'appui : les haricots sont devenus des noix ! Je serre les genoux tant que je puis, car je vacille de droite et de gauche, sûrement un miracle me fait tenir l'équilibre. Mais le galop s'accélère, mon voisin passe devant moi, et je reçois violemment dans les yeux des mottes de terre, projetées par les pattes de derrière de sa monture, je ne tiens plus, je souffre des jambes, des reins, et de plus bas. Une courbature me gagne qui me donne envie de tout lâcher. Le vent siffle à mes oreilles, il me semble filer à une allure vertigineuse... et petit à petit, toute énergie fond en moi, une foulée plus brutale m'élance haut en l'air... et c'est fini... je ne retombe cette fois que dans le vide, des coups de feu crépitent, je me mets en boule, un choc violent avec la terre : une avalanche de cliquetis, de sabots ferrés passe au-dessus de moi accompagnés

Ceux qui inventent un nouveau langage artistique travaillent pour l'homme de génie qui viendra après eux et seul saura lui faire dire tout ce qu'il peut dire.

de souffles chauds et fait trembler le sol. Puis plus rien... un peu étourdi je ne bouge plus, je ne sais si je suis encore vivant ou entier, un grand désir d'immobilité et de ne rien savoir coule en moi. Brutal, un coup de sifflet me ramène ici-bas. Un peu titubant, je me relève et les pensées me reviennent : j'ai la sensation bien nette de ma déchéance, tout le monde a vu quel piètre cavalier je suis. Œil d'Aigle, le Centaure de l'Arizona, va se faire engueuler par son metteur en scène, et penaud, j'arrive près de Dorland.

— Très bien ! s'écrie-t-il en riant, vous ne vous êtes pas fait mal !

Il raille, j'aurais préféré des reproches à cette ironie qui me vexa. Je le regarde : il a l'air sincère pourtant, et une main sur mon épaule, il ajoute : — Mon vieux, vous m'avez fait une chute épouvantable !

Je le regarde encore, il ne raille pas, je regarde autour de moi, mes camarades, l'opérateur, l'accessoiriste... personne ne se moque... Alors seulement je comprends et je retrouve la voix de Dorland quand il me demandait :

— Savez-vous tomber de cheval ?

Parbleu ! ils ont cru que c'était exprès, je pense aux coups de revolver que Jackson a tirés sur nous : c'est ce qu'on peut appeler « tomber au bon moment ! » Alors je me rengorge et, tout en allumant nerveusement une cigarette :

— Peuh ! c'est rien que ça ! dis-je.

Héros modeste je m'éloigne, je retrouve mon cheval dans le peloton qui souffle et s'ébroue, je remonte dessus : noblesse oblige, et nous repartons vers d'autres exploits.

Je passe ma journée à ramper, à écouter l'oreille au sol le pas des Visages Pâles, je mets le feu à la prairie, j'exécute une danse de guerre, je m'assieds au conseil des Anciens et le calumet de la paix vient de ses volutes bleues me faire oublier mes déboires.

Somme toute, bonne journée, je commence à savoir ce que c'est, le métier entre, il me rappelle même par quel endroit, car en t'écrivant ces lignes, certaines écorchures (ô maigre dorsale des chevaux camarguais !) me font trouver ma chaise dure. Mais, comme me dit Jackson, cavalier consommé.

— Ça n'est rien, c'est ça qui donne de l'assiette.

GASTON MODOT.

DERRIÈRE L'ÉCRAN

Nous annonçons dans notre dernier numéro que le prochain film de Gina Palerme aurait M. Guy du Fresnay comme metteur en scène. Ce bruit qui a couru ne semble reposer sur aucun fondement, rien encore n'ayant été décidé au sujet de la prochaine réalisation cinématographique avec cette artiste.

Quand verrons-nous le film de Caruso ?

Le grand chanteur, l'homme à la voix incomparable, vint au cinéma ces dernières années. Sans doute, le manager américain de ces deux ou trois bandes utilisa-t-il médiocrement l'illustre ténor, car, même en Amérique, il ne suffit pas d'une vedette et de 600.000 dollars pour faire un beau film. Le principal est que tous les phonographes du monde possèdent le splendide écho du *cantore incantatore*.

Quand donc l'écran enregistrera-t-il les beaux gestes ?

On nous fait remarquer que notre page consacrée à Séverin-Mars ne cite pas *La nuit du 11 Septembre*, tiré du conte de Daudet : *Le crime de Jean Malory* et édité par Ermolieff. Cet oubli est dû à la discrétion trop grande de la sortie de ce film, discrétion aussi injuste pour le talent de Séverin-Mars que pour les efforts d'Ermolieff.

La pauvre Berthe Bady, morte mélancoliquement après une carrière éclatante et intelligente, s'éprit de l'art muet après *Ames de fous*. Elle tourna une grande bande en Italie. Elle devait créer une figure tragique dans cet *Ecce Homo* qu'Abel Gance entreprit et dut abandonner. Récemment encore, au temps des *Amants Puérils*, elle songeait à un nouveau projet cinématographique.

Ce fut, entre deux producteurs notoires, un malentendu qui eût engendré la plus cocasse calomnie ou le moins élégant pugilat, sans le bon esprit de celui des deux qui est un cinégraphiste. Car celui des deux

qui est un commerçant avait un peu trop mal pris la réponse publique et mordante de son confrère à la note, d'ailleurs inexacte, parue la veille dans un quotidien, pour qu'on dût le croire innocent de la petite perfidie qu'elle contenait. Il y a façon d'accueillir les gens et de leur parler : le vitrage du studio tremblait trop fort pour qu'on



HELENA SAGRARY
dans *Jettatura*

pût hésiter sur les intentions du Monsieur congestionné.

Tout de même, la naïveté était jolie : A peu près Monsieur Zévaco apprenant qu'un jour paraîtraient les dix *Jean-Cristophe* et disant : « Voyez-vous ça, ce petit Romain Rolland, il y vient tout de même au feuilleton ! »

« Il faut cultiver son jardin », dit Candide, mais chacun le sien. Il est de plus très imprudent et singulièrement sot pour un maraîcher de vouloir persuader qu'il n'est point de différence entre les raves qu'il cultive et les roses qu'invente le fleuriste son voisin.

Il pourrait advenir du maraîcher qu'il arrive trop tard au marché...

Diversité de sujets, souplesse de talent : E. E. Violet vient d'entreprendre rien moins que de l'Oriental. Le voici revenu de Louviers, où il fut tourner les extérieurs d'un film dont le titre et l'histoire sont normands : *La Ruse*, histoire paysanne.

Les interprètes en sont : Mag Murray, dont on se souvient de *Papillons* et de *Li-Hang le Cruel*; Donatien, qui fut de *L'Épingle Rouge*; Alphonso Mesa; Marcel Audion, dont *L'Accusateur* révéla le talent, et Marcel Boccage, duquel son metteur en scène espère beaucoup.

Chez Gaumont, Pière Colombier a commencé le second de la série Fantasio-Films. Il est intitulé : *Le Pendentif*, et joué par Bressol, Hardoux et la délicieuse Madys.

M. Jean Kemm est rentré cette semaine d'Orléans où il exécutait les extérieurs de son film : *La Hantise*, dont l'interprétation comprend la blonde Geneviève Félix, avec laquelle il tourna *Micheline*, *Miss Rovel*, *Félix Ford*, qui se distingua dans *L'Épingle Rouge*, Dolly Davis, dont ce sont les débuts, et l'excellent artiste Gaston Jacquet, dont les créations sont maintenant la preuve d'un véritable talent cinématographique.

Paulette Duval, dont le visage nous fut un charme en certain music-hall parisien, va rejoindre à Rome, pour la Fox-Film, Gordon Edwards qui, nous l'avons dit, y tourne un très grand film : *Nerone*. Elle y incarnera un personnage doux et touchant auprès de celui violent et passionné de Suzanne Talba.

On sait que *El Dorado* doit passer, le 11 Septembre, en deux grandes présentations au Gaumont-Palace, accompagné d'une partition spéciale et complète d'orchestre.

C'est Marius-François Gaillard qui a entrepris cet important travail. On peut mesurer les beautés certaines de l'œuvre à la compétence du jeune virtuose, prix d'excellence du Conservatoire pour le piano, et à la personnalité du compositeur de la

partition pour *Vitrail*, de René Fauchois, et de nombreuses mélodies, parmi lesquelles ces *Chansons Russes* si vivement applaudies dans les concerts.

Douglas Fairbanks dans *Le Signe de Zorro*, premier film exploité en Europe continentale, de la célèbre production des « United Artists » (marque comprenant les derniers films de Mary Pickford, Charlie Chaplin, Douglas Fairbanks et D. W. Griffith), a été présenté à la Salle Marivaux, ce jeudi 18 août, à 9 h. 45. Ce film est considéré comme étant le meilleur que le grand Douglas ait jamais fait.

La date de sortie de ce film est fixée au 30 septembre prochain.

Vous le connaissez tous, à coup sûr. Vous le connaissez autant pour l'indiscutable et très haute valeur de ses films, que pour le temps considérable accordé à leur préparation, tandis que tourne... la roue... de la fortune des commanditaires.

Peut-être, ne connaissez-vous pas ses méthodes de travail...

Il en a sans doute plusieurs, mais j'en sais une bien jolie :

Studio, décors, lumière, acteurs. Tout est prêt. Lui aussi. On va tourner.

Pourtant, la scène se répète mal. Le cinéaste ne la visualise pas nettement; des points lui échappent; des détails sont rebelles à la précision. Les efforts se multiplient — en vain. L'imagination, déjà faible, soudain s'arrête.

La nécessité d'une vivifiante intervention s'impose. Il va la demander. Dans le silence religieux des acteurs intéressés... par la situation, il s'assied lentement, prend une pose propice, et sur un ton de femme en peines : « Apportez-moi ma « viole d'amour ».

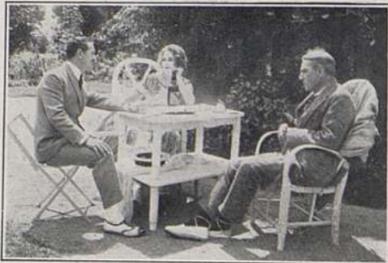
(Ce n'est pas une plaisanterie), car un secrétaire empressé et rapide court chercher le vieil instrument. Lui... prend la viole, l'admire, la caresse, émeut au hasard ces cordes où murmura peut-être quelque dixième symphonie...

Longuement, cette âme douloureuse exprime avec harmonie sa gésine.

Puis, quand l'inspiration, sur l'aile mauve ou d'or d'un faisceau électrique est enfin descendue à l'appel,

l'aède se dresse et dans sa voix vibrent les frémissements des Cassandres convaincues : « Voilà : maintenant j'y suis... emportez ma viole d'amour! »

On tourne...



Gaston JACQUET, Eve FRANCIS, DUREC dans *Le Chemin d'Ernoa*

Le plus grand de nos studios parisiens, possède un homme d'esprit.

C'est un tout jeune machiniste qui sait fort bien ce qu'il faut penser des metteurs en scène avec qui il travaille.

On parlait, l'autre jour, devant lui d'un petit garçon qui voulut prouver dernièrement que lui aussi saurait « jouer au cinéma » et qui le montra en commettant un produit assez informelle pour qu'on ne sut démêler le commencement d'avec la fin.

Aussi s'étonnait-on de le voir recommencer un autre film. Sur quoi le machiniste avec philosophie : « Untel... oh! laissez donc! il travaille pour les archives!... »

Comment trouvez-vous l'expression ?

ANDRÉ DAVEN

Du 26 Août au 1^{er} Septembre ne manquez pas d'aller à la Salle Marivaux, voir

Les Proscrits
avec Victor Sjöström
et Edith Erastöff

Ceci n'est pas de la
publicité

Nous demandons à

VOIR

encore une fois

Une Vie de Chien
avec CHARLIE CHAPLIN

David Garrick
avec DUSTIN FARNUM

Le Trésor d'Arne
avec MARY JOHNSON

La Conquête de l'Or
avec BESSIE LOVE

Les Frères Corses
avec KRAUSS et ROUSSEL

L'auberge du signe du loup
de Th. H. INCE

Une Aventure à New-York
avec DOUGLAS FAIRBANKS

Mickey
avec MABEL NORMAND

Olivier Twist
avec MARIE DORO

La Dette
avec DOROTHY PHILIPPS

Les Corsaires
avec LILIAN GISH



SPECTACLES



Le match Carpentier-Dempsey.

Ah! c'en est, un « spectacle »! et pas à négliger, je vous l'assure : puisque, disent, sans trembler, le sous-titre et, sans rire, l'aboyeur du Théâtre de Paris, il nous dispense la haute grâce d'assister au plus grand combat du temps moderne.

J'avoue que les chocs qui sont devenus à travers les récits, ou même sans leur grossissement, les plus légendaires, ne sauraient être comparés à cette rencontre. J'avoue que, parmi ceux-ci, le plus effroyable et le plus récent, et duquel il me fut donné de prendre ma part, m'a rarement laissé aussi troublé que je le demeurai de cette vision cinématographique.

Bestialité pour bestialité, j'aime encore mieux que son prétexte soit élevé ou pompeux, et que ses champions la vêtent d'autre chose que d'un caleçon.

Pour doucereuse et bien peu de son temps que soit cette opinion, elle n'en est pas moins celle de quelques gens polis qui n'en sont point pour cela du siècle dernier.

En face d'eux, la populace s'affirmait en vérité pacifique qui, place de l'Opéra, à certaines neuf heures du soir qu'elle n'oubliera jamais, ni moi non plus, attendait, endimanchée, par familles entières et fébrile, la Bonne Nouvelle de l'Age Présent! Je jure que j'ai vu dans cette foule que je traversais, comme on placarda la défaite de Carpentier, une femme sangloter. Une autre femme, le soir que j'étais au Théâtre de Paris, poussait derrière moi des *oh!* d'angoisse dégoûtée qui mirent la salle en joie. Et j'ai fait une comparaison.

Je ne nie point qu'on doive se soucier par principe de ceux qui sont premiers en quelque chose. L'enthousiasme doit peut-être se mesurer à ce qu'elle est. Cette suprématie-là, si elle intéresse moins le progrès que la supériorité d'une marque d'automobile sur une autre, ne le sert pas de plus loin que le triomphe d'un poulain rare. Disons cela simplement

et qu'il y eut bien du tintamarre et de la gesticulation.

En voyant, sur l'écran, quelque cent mille personnes converger, parquées comme des troupeaux, et s'agglomérer autour du ring, je me suis brusquement souvenu de cette truculente histoire d'Alphonse Allais où toute une faune innombrable surprise par l'incendie de la forêt qui l'abrite se rue vers un grand cirque dénudé où elle s'entasse, se superpose et meurt, tandis que sous les actions du feu et de la pesanteur les graisses s'élèvent, les chairs diverses se mêlent, les os isolés descendent aux bas-fonds : galantine géante, vaste mine de charcuterie... Là-bas, à la vérité, on eût dit de deux microbes restés vivants au centre d'un titanique pudding bien américain.

Ce n'est pas, au reste, que Georges Carpentier n'ait pas droit à toutes les sympathies. Son admirable beauté corporelle, sa réputation parisienne, son charme et son kimono de combat plaisent autant à notre race que son courage de boxeur. On doit lui savoir gré d'avoir apporté au « noble sport » de la noblesse.

Du point de vue du cinéma, la bande *initiale* apparaît excellemment constituée. Les détails de présentation, les exemples d'entraînement et de préparatifs sont adroitement choisis et ordonnés pour éveiller l'intérêt et nourrir l'attente.

La photo est bonne, sauf durant le match lui-même où les deux silhouettes blanches n'en évoluent que d'une façon plus durement impressionnante, et où certains mouvements de foule passionnée sont bien de la mise en scène la plus prodigieuse qu'on ait réalisée dans le genre. Quand ce ne serait que ça?...

Berthe Bady est morte. C'est une passion moderne qui se rompt. Elle fut moins l'actrice applaudie que l'animatrice d'une œuvre, l'innovatrice d'un état d'âme collectif.

Car, d'autre part, chacun n'aura pas eu cet aveuglement ingrat de la supposer séparable d'un certain théâtre, et de l'imaginer importune

aux reprises des pièces qu'elle créa.

Du moins, si le dramaturge voulut cruellement lui faire jouer dans la vie le rôle entier de *La Femme nue*, se vit-il infliger une rapetissante humiliation par cet être dont on sut bien qu'il était dans ses propres passions plus humain et plus emporté que les petits personnages inventés du poète. Malgré la miraculeuse Réjane et la sensible Yvonne de Bray la dramaturgie d'Henry Bataille restera Berthe Bady. Glorieux avantage! Jadis la Champmeslé auprès de Racine, aujourd'hui Lucien Guitry auprès de Bernstein, Eve Francis de Paul Claudel, Berthe Bady de Bataille, ces diverses mais nobles parentés font, aux regards de générations, l'une des plus certaines beautés d'un art brillant et incomplet.

Et l'on peut, d'autre part, se demander si de tels comédiens ne prolongent pas leur influence dans l'esprit d'auditoires auxquels ils enseignent des sentiments modifiés ou nouveaux. Peut-être, à force d'être, sur les tréteaux, des hommes et des femmes dont la psychologie étonne et séduit, l'inculquent-ils peu à peu à leurs assistants d'un soir par un lent travail de persuasion.

Je ne crois point gratuit ni naïf de penser que nous souffrons depuis quelque temps avec un peu du cœur de Bady. Elle sut le donner. J'entends qu'elle le donnait et savamment; par l'entier dévouement d'une nature artistique déchaînée dans des limites respectées. Je ne vois guère, chez nos plus frémissantes comédiennes, des dons passionnels comparables à ceux qu'elle eut.

Ce désordre surtout, si puissant, si magistral, que tout le monde vient de célébrer, cette façon inoubliable et si manifeste de

Sentir dans son cœur vif l'air, le feu et le sang
Tourbillonner ainsi que le vent sur la terre...

Notre littérature et notre tempérament doivent à coup sûr à cette grande femme des courages nouveaux dans la passion, une manière de sentir avec violence qui n'appartient qu'au cœur moderne.

RAYMOND PAYELLE.

P A L L = M A L L

La mission mondiale du film

(de Ch. Pathé).

Le ciné est le théâtre, le journal et l'école de demain. Le sens du ciné est de servir comme moyen d'expression universelle. Son influence éducative extraordinaire a pu être constatée sur les enfants. Les films américains ont changé leur mentalité, en bien ou en mal. L'enfant moderne, par le moyen du ciné, a une éducation beaucoup plus rapide que nous lorsque nous étions enfants. Le monde entier leur est familier : Tokio, New-York, Singapoor leur sont connus. Le travail du ciné est dix ou cent fois plus rapide que celui du livre, à cause de la facilité avec laquelle il meuble le cerveau. Au point de vue social et artistique le film agit de même sur les peuples. En un an le ciné pourrait, le cas échéant, répandre dans tous les pays, une nouvelle théorie idéaliste capable de régénérer l'humanité entière.

Les temps sont proches où les idéalistes, apôtres et réformateurs de tous pays se rendront compte que le ciné est le seul moyen de propager rapidement et pratiquement leurs idées dans le monde entier.

Films d'éducation professionnelle.

Les films d'éducation professionnelle répondent-ils à une nécessité ? A cette question il y a eu plusieurs réponses affirmatives. Pour satisfaire à cette nécessité il faudrait que l'écoulement du film soit assuré.

Il peut l'être si des écoles professionnelles s'engagent à acquérir un nombre déterminé d'exemplaires et que les cinémas d'école puissent aussi utiliser ces films.

Dans bien des cas il est très difficile de donner au film professionnel le caractère d'utilité pratique qu'il devrait avoir et parfois il faudrait plusieurs kilomètres de film. Le succès n'est donc pas assuré.

Le département d'éducation de « L'Ufa » fera un essai. Elle éditera deux films : *Ce que l'élève serrurier apprend le premier semestre* et *Le forgeron du village*. Ces films seront présentés aux cours professionnels et aux écoles de perfectionne-

ment afin qu'il se rende compte de leur valeur pédagogique.

A la « Sun Pictures ».

Cette firme d'édition qui termine actuellement les scènes intérieures de son film *Miss Sporting*, sous la direction du metteur en scène Henry A. Parys, nous promet pour sa prochaine production une réalisation d'art non encore égalée jusqu'ici en Belgique.

Pour le mois de septembre prochain, la « Sun Pictures » fera à Paris, avant tout autre pays, une présentation spéciale de sa première production.

Progrès effectués par Robertson-Cole.

Il est intéressant que le grand public sache que dans le court espace de trois années, la division des films, de l'organisation Robertson-Cole, était composée à l'époque de deux personnes qui sous-louaient une partie de bureau dans le Times Building à New-York City, tandis qu'à l'heure actuelle elle emploie mille employés, qui occupent un bâtiment de treize étages, situé dans la même ville, dans lequel les rouages administratifs de la maison mère se trouvent logés et d'où rayonne le contrôle qu'elle exerce sur vingt-six villes et sur deux continents.

On doit attribuer sa croissance rapide à la compréhension lucide d'une maison qui a envisagé l'avenir intelligemment et dont le fonctionnement a marché à souhait dès le début. Son importance a doublé et triplé progressivement, au cours de ces trois années de sa courte existence, surtout en raison de son honnêteté, de son énergie, de sa clairvoyance; bref, en un mot, de l'intelligent emploi des forces latentes dont son administration a fait preuve dès la première heure.

En 1917, au mois de novembre, la grande maison d'exportation Robertson-Cole, qui avait ses bureaux dans le bas de la ville, à New-York, conçut l'idée d'entrer dans le commerce des films cinématographiques. Elle sous-loua à une maison engagée dans le

commerce des films, à New-York, un coin de son bureau, et y débuta en très petit. Au mois de mars 1919, la firme de films cinématographiques juvénile avait déjà grandi au point qu'elle fut forcée d'avoir un chez soi en propre, et c'est alors qu'elle ouvrit ses bureaux n° 1600 Broadway.

C'est le 15 décembre 1918, que la Robertson-Cole débuta aux Etats-Unis. Elle fut bientôt en possession de ses propres succursales d'échange, sises dans vingt-cinq villes américaines, qui distribuèrent des attractions captivantes lesquelles se vendirent rapidement dans toutes les parties des Etats-Unis.

C'est aussi au début de l'année 1920, se rendant compte que des attractions super-captivantes étaient à l'ordre du jour et répondaient à la demande générale que la Maison Robertson-Cole commença à produire des films hors ligne, à titre d'essai. La réception enthousiaste que fit le public américain aux productions spéciales mentionnées ci-après, telles que « The Beloved Cheater », « The Fortune Teller » et « The Wonder Man », décidèrent Robertson-Cole de se prononcer, au commencement de l'été de l'année 1920, exclusivement à la production et en faveur des films absolument hors ligne.

Le succès encore plus phénoménal que des films splendides tels que « Kismet », « The Stealer », « So Long Letty », « The First Born », « Seven Years Bad Luck », « One Man In A Million » obtinrent justifiaient d'une manière éclatante l'idée géniale qui avait présidé à la création de ces œuvres hors ligne.

Il y a quelques mois, Robertson-Cole a inauguré à Los Angeles, ses nouveaux ateliers où elle tourne maintenant toutes les scènes d'intérieur de ses films, puis elle est maintenant chez elle, dans le magnifique édifice qui abrite ses bureaux. Inspirée par une activité si débordante, et tant de progrès réalisés en un laps de temps si restreint, elle marche triomphante à la conquête de nouveaux mondes et à la recherche de nouveaux records.

L. G.



LILLIAN GISH

L'émouvante héroïne du *Lys brisé*, d'*Intolérance*, du *Roman de la Vallée heureuse*, des *Corsaires*, de la meilleure suite de compositions dues à Griffith reparait dans *Une Fleur dans les Ruines*. Mais quand nous rendra-t-on *Le Lys et la Rose*, son meilleur film, son meilleur rôle.



ANDREW F. BRUNELLE

Un élégant jeune premier dramatique, excellemment utilisé à Londres, puis à Paris où il se fit remarquer dans *La Force de la Vie*, *Chignole*, *La Nouvelle Aurore*, *Le Silence*, *Fièvre*, *Stella Lucente* et *Les Trois Mousquetaires*.

CHARLIE CHAPLIN

est un grand artiste, vous le savez tous, mais vous devez savoir aussi que l'on vous donne maintenant de très vieux films de lui, sans vous dire qu'ils sont antérieurs aux douze ou quinze délicieuses créations que vous avez acclamées. Donc ne dites pas que Charlie Chaplin, dit Charlot, est en décadence, au contraire ! Et reclamez, comme nous, ses trois derniers films, qui ont enchanté New-York, Londres, et la moitié de la terre — et que nous attendons.

Les Pages de ma Vie

par

Fédor Chaliapine



— Je vois que tu n'arriveras jamais à rien, déclara mon père. Fini ! Je ne veux plus que tu te balades ainsi sans rien faire. Dès demain tu te mettras à recopier trois feuilles de registre municipal par jour. Et bientôt tu viendras avec moi au bureau.

Je me mis au travail de nouveau. Quel ennui de tracer lentement, lettre par lettre, tous ces mots incompréhensibles quand le temps est si beau et qu'on pourrait être dehors avec les camarades qui courent à travers les champs en jouant aux bandits et aux aventuriers !...

A cette époque, j'avais onze ans et j'avais déjà quelques bons amis. C'est curieux ! Tous, ils moururent très jeunes. Le chef de la bande, Birilev, devenu officier, mourut d'une maladie honteuse, Mikhaïlev, fils d'un gardien municipal était devenu un alcoolique désespéré, l'étudiant Orninsky fut tué par quelqu'un dans une bagarre publique, Dobrov, sacristain dans une petite église rurale, mourut congestionné par le froid un jour d'hiver lorsqu'il se rendait au village, complètement saoul, pour recueillir quelques dons supplémentaires parmi les fidèles : durant le trajet il tomba du traîneau dans la neige et étant ivre-mort, il ne s'aperçut pas du changement de la situation. Ce n'est que longtemps après qu'on retrouva son cadavre.

Ce Dobrov habitait dans la même maison que moi. Il était alors au séminaire et un jour il m'apprit une chose tout à fait extraordinaire : dans l'alphabet latin règne un désordre complet. Ce n'est pas comme chez nous : a, b, w, g etc... mais a, b, c, d. (1). J'étais extrêmement surpris. Mais

c'est la sonorité de la langue qui me frappa surtout, lorsque j'entendis un jour Dobrov lire à haute voix le discours de Cicéron contre Catilina.

Je ne pouvais pas comprendre : l'alphabet est en désordre complet et la langue est si belle quand même. Et puis, pourquoi donc les latins prononcent-ils : Catilina quand il est beaucoup plus simple de dire : Catherine !

A douze ans que de choses compliquées et énigmatiques rencontre-t-on dans la vie !...

J'avais encore un ami, le plus âgé de nous tous, Pétrou, qui travaillait chez un notaire. C'était un homme de lettres. Il était en bons termes avec le bibliothécaire du Cercle de la noblesse qui lui prêtait chaque fois des livres à domicile. Mes amis lisaient ces volumes avec avidité et je les entendais souvent prononcer les noms de Pouchkine, Gogol et Lermontov. Leurs propos m'étaient totalement incompréhensibles mais j'avais honte de leur demander des explications, c'est pourquoi je m'abandonnais aussi dans un cabinet de lecture et je me mis à lire les classiques. Je ne comprenais pas grand chose mais cela me paraissait assez amusant.

Comme je l'ai déjà dit, mon ami Dobrov habitait l'appartement en face du nôtre. Nous passions toutes les soirées d'hiver étendus sur le poêle en lisant les œuvres de Mayne-Read. Ainsi nous avons lu tous ses romans et j'avoue que ce genre de littérature me plaisait beaucoup plus que les œuvres d'un Gogol. Je recherchais avec avidité les romans de ce genre. A la bibliothèque, je cherchais dans le catalogue les titres les plus im-

pressionnants... Félix Gold, le radical... Fiacre n° 14, etc.

Si le livre ne m'emballait pas dès la première page je le laissai de côté et j'en prenais un autre. Ainsi j'ai lu toute une foule de romans, où il était question de malfaiteurs et de bandits en capes et aux chapeaux à larges bords, qui guettaient leur victime au coin d'une rue sombre et étroite, les duellistes qui tuaient au moins sept adversaires chaque soir, les omnibus, les fiacres, les douze coups de minuit sur le clocher de St-Germain l'Auxerrois, etc. J'avais lu tant de choses sur Paris où tout cela se passait que lorsque j'y suis venu la première fois, j'eus l'impression d'avoir habité cette ville durant plusieurs années.

J'avais douze ans lorsque j'entrai pour la première fois dans un théâtre. Voici comment cela est arrivé. Parmi mes camarades du chœur de Chterbinine il y avait un garçon charmant, un nommé Pankratieff. Un jour pendant la messe il me demanda si je voulais aller au théâtre. Il avait un billet de plus qui coûtait 20 kopeks. Je savais déjà que le théâtre est un édifice énorme, tout en pierre avec des fenêtres rondes, toujours pleines de poussière.

Je doutais fortement que dans un endroit pareil il aurait pu se passer quelque chose qui pourrait m'intéresser.

— Et qu'est-ce qu'il y aura là-bas ?

— *Le mariage russe*, une matinée. Un mariage ? J'en avais vu tant grâce à mon emploi de choriste que vraiment cela ne me disait pas grand chose.

Encore si c'était un mariage fran-

çais, ce serait toujours plus intéressant.

Mais, quand même, je pris chez Pankratieff son billet, après pas mal d'hésitations.

Me voilà au théâtre. Tout en haut au poulailler. C'était un jour de fête. La salle était pleine. J'étais forcé de rester tout le temps debout en m'appuyant des mains au plafond.

Tout stupéfait je regardais en bas. Je voyais ce gouffre noir rempli de fauteuils qu'occupaient successivement les spectateurs.

Le théâtre était éclairé au gaz et cette odeur resta pour moi durant toute ma vie le souvenir le plus agréable.

L'orchestre jouait des airs de circonstance. Tout à coup le rideau se lève, et au même moment j'eus comme un éblouissement. Un conte lointain, que je connaissais déjà vaguement revit devant moi. Dans une pièce somptueuse, des gens magnifiquement habillés se promenaient en causant entre eux. Leur langage était d'une beauté extrême, impossible à décrire. Je ne comprenais pas un seul mot, mais j'étais tout à fait bouleversé par ce spectacle et sans bouger, sans penser à rien, je regardais ce miracle.

Le rideau se baissait et se relevait, moi je restais immobile à ma place, ébloui par ce rêve magique que je n'avais jamais vu, que j'attendais toute ma vie, que j'attendais encore. On me bousculait de tous côtés, des gens criaient autour de moi et je continuais de rester cloué à ma place sans bouger.

Lorsque la représentation fut terminée, on se mit à éteindre la lumière et j'éprouvai une grande tristesse. Je ne voulais pas croire que toute cette vie brillante avait pris fin. Je me rappelle avoir chancelé lorsque je sortis dans la rue.

Je compris que le théâtre est beaucoup plus intéressant que le cirque forain de Jachka Mamonov. Et ce qui était le plus drôle, c'est qu'il faisait jour encore dehors et le Derzavine en bronze sur la place publique était tout doré par les rayons du soleil couchant.

Brusquement, je fis demi-tour et je rentrais au théâtre pour me louer une place pour la représentation du soir.

Le soir on jouait *Médée*. J'étais très bien placé, ayant une place assise. De nouveau, la bouche bée, je regardais la scène, éclairée par une lune

probablement empruntée au ciel pour ce soir ; la noble Médée se lamentait en essayant de s'enfuir avec ses enfants, le beau Jason hurlait de désespoir. Il m'était impossible de détacher mon regard de la scène, même pour une seconde.

Le théâtre me rendit fou. En rentrant à domicile, je m'arrêtai au milieu des rues désertes et en essayant d'imiter l'accent et la démarche des comédiens je déclamai :

— Je suis une reine, mais une femme et une mère aussi !

Alors les rares passants se retournaient tout ahuris, sans rien comprendre. Quelques-uns s'arrêtaient même en me demandant :

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

Je me sauvais à toute vitesse, sans rien dire ; on devait me prendre pour un ivrogne.

A la maison je racontai à ma mère ce que j'avais vu. Je voulais tellement lui transmettre ne fut-ce qu'une toute petite partie de l'immense joie qui emplissait mon cœur. Je lui parlais de Médée, de Jason, de toute cette beauté extraordinaire qui illumine les gens de théâtre, je lui citais leurs propos, mais je sentais bien que cela ne l'intéressait pas, qu'elle n'y comprenait rien.

— Oui... oui... disait-elle doucement, sans sortir du domaine de ses pensées.

C'est surtout de l'amour que j'aurais voulu lui parler, de cette chose dont l'importance est capitale au théâtre. Mais, je ne sais pourquoi, je ressentais un certain malaise en abordant ce thème ; d'ailleurs, il m'eût été peut-être impossible de raconter tout ceci d'une manière claire et précise.

Je ne pouvais pas comprendre moi-même pourquoi au théâtre on parle de l'amour en termes choisis et distingués, avec une noblesse et une pureté exquises et pourquoi au Faubourg des Drapiers, c'est une chose ignoble, sale, dégoûtante, ne provoquant que des risées générales. Au théâtre, l'amour conduit aux plus nobles exploits et, dans notre quar-

Deux conditions détectables pour réaliser une œuvre viable : être trop riche ou trop pauvre.

tier, aux coups de poings. Pourquoi ? Est-ce qu'il existe deux sortes d'amour ? Un, qui est le plus grand bonheur dans la vie et l'autre qui n'est que débauche et vice ?

Naturellement, à cette époque, je ne pouvais pas trouver une réponse satisfaisante à cette question, mais ce contraste m'impressionnait beaucoup, il était vraiment trop frappant.

Je ne pus arriver avec la meilleure volonté à ouvrir à ma mère ce monde enchanté. D'ailleurs, moi-même je n'y voyais pas assez clair : pourquoi Jason et non pas Jakov, pourquoi Médée au lieu de Marie, ce qui serait beaucoup plus simple, qu'est-ce que c'est que ça « la toison d'or ? »

— Eh oui, disait ma mère, et pourtant tu aurais dû ne pas aller si souvent au théâtre. Tu vas encore négliger ton travail. Ton père dit tout le temps que tu ne veux rien faire. J'essaye de te défendre, bien entendu, mais c'est la vérité : tu es un fainéant.

En effet, je ne faisais rien, je n'avais aucune envie de travailler. Lorsque je demandais à mon père la permission d'aller au théâtre, il me la refusait toujours.

Chaque fois il me disait : — Ce n'est pas la peine d'aller au théâtre. Je vais faire de toi un dwornik (2). Si, si, un dwornik ! Il faut être dwornik et alors tu auras un morceau de pain, sale bête ! Qu'est-ce qu'il y a de bon au théâtre ? T'as pas voulu devenir ouvrier, tu pourras un jour dans une prison. Vois comment vivent les ouvriers : toujours contents, bien habillés, bien nourris...

Moi je ne rencontrais dans la rue que des ouvriers affamés, nu-pieds, ivres et je n'ajoutais pas beaucoup de confiance aux propos de mon père.

— Mais je travaille, moi. Je copie les registres, disais-je, j'en ai déjà fait tant...

(A suivre) L. VALTER, trad.

(1) L'alphabet russe n'a pas le même ordre que celui des langues romanes. D'ailleurs ce petit passage est tout à fait charmant dans son ingénuité. J'espère que les lecteurs en goûteront toute la saveur.

(2) Un portier de bas ordre.

PROGRAMMES DES CINÉMAS DE PARIS

du Vendredi 26 Août au Jeudi 8 Septembre

2^e ARRONDISSEMENT

Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — *Les actualités*. — *Abisko cœur de la Laponie*, plein air. — *Rigouillard s'en va-t-en guerre*, comique. — Reprise de *Les Proscrits*, scène dramatique. — Attraction : *Les Savoirs*, acrobates.

Programme du 2 au 8 septembre
Matbias Sandorf, 8^e épisode. — *Pathé-Revue*. — *Le Silence*, comédie dramatique de Louis Delluc, avec Eve Francis, Signoret. — *Les actualités*. — *Coutumes marocaines*, plein air. — *Solidarité*, scène dramatique. — Reprise du *Match Carpentier-Dempsey*.

Omnia-Pathé, 5, boulevard Montmartre. — *Pathé-Journal*. — *L'Ecbéance fatale*, comédie dramatique. — *Calouchar et Bocalas*, comique. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. — *Aubert-Journal*. — *Un mauvais coucheur*, comique. — *A travers la France : Rouen*. — *Parâtre*, drame. — *Les lions déchâinés*, comique. — En supplément facultatif : *Nick Winter et ses aventures*, 2^e épisode.

Parisianna, 27, boulevard Poissonnière. — *Au pays des cocoliers*, documentaire. — *Charlot garde-malade*, comique. — *Illusions comédie*. — *Parisianna-Journal*. — *La Vérité sans voiles*, comédie. — *Fatty portier*, comique. — En supplément excepté dimanches et fêtes : *Le Secret d'une mère*, drame.

3^e ARRONDISSEMENT

Pathé-Temple. — *Pathé-Journal*. — *Calouchar et Bocalas*, comique. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — *L'Affaire du train 24*, 1^{er} épisode. — *L'Ecbéance fatale*, drame.

4^e ARRONDISSEMENT

Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — *Industries Indigènes au Congo belge*, plein air. — *Saint-Paul-Journal*. — *La Pêche au mari*, comique. — *Matbias Sandorf*, 6^e épisode. — *Calouchar et Bocalas*, comique. — *Son crime*, drame.

5^e ARRONDISSEMENT

Mésange, 3, rue d'Arras. — *Pathé-Journal*. — *Pathé-Revue n° 34*, documentaire. — *Lui... chez les Indiens*, comique. — *La Pocharde*, 12^e épisode. — *Matbias Sandorf*, 6^e épisode. — *Félonie*, drame.

Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. — *Pathé-Revue*. — *Félonie*, drame. — *Gaumont-actualités*. — Attraction : *Kanui and*

Lula, danses. — *Brûle-la-Roule*, comédie sportive. — *La Pêche au mari*, comique. — *La Pocharde*, 12^e épisode.

7^e ARRONDISSEMENT

Cinéma Récamiér, 3, rue Récamiér. — *Actualités*. — *La Pocharde*, 12^e épisode. — *Fraternité*, comédie. — *Le roman d'un spahi*, drame.

Du 2 au 8 septembre
Actualités. — *L'Affaire du train 24*, 1^{er} épisode. — *Quand on a faim*, drame. — *La Vérité sans voile*, comédie.

Régina-Aubert-Palace, 155, rue de Rennes. — *Aubert-Journal*. — *Pathé-Revue*. — *Nick Winter et ses aventures*, 2^e épisode. — *A travers la France : Ajaccio*. — *Madge l'écervelée*, comédie dramatique. — *Jeune fille à louer*, comédie sentimentale.

9^e ARRONDISSEMENT

Delta-Palace-Cinéma, 17, boulevard Rochechouart. Trudaine 67-89. — Direction : M. A. Jallon. — *Delta-Journal*. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — *Sosthène s'obstine*, comique. — *Après l'abandon*, drame. — *Billy limier de la P. P.*, comique. — Sur scène : *Mme Rainvil*, diseuse.

Cinéma-Rochechouart, 66, rue de Rochechouart. Trudaine 67-89. Directeur : M. A. Jallon. — *Les petits cbats*, documen-

taire. — *La Pêche au mari*, comique. — *L'Héritage du Père Bussard*, comédie dramatique. — *Eclair-Journal*. — *Paternité*, comédie dramatique. — Sur scène : *Les Berney*, excentriques musicaux.

10^e ARRONDISSEMENT

Tivoli, 19, faubourg du Temple. — *Tivoli-Journal*. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — *Fatty portier*, comique. — *L'Ecbéance fatale*, drame.

11^e ARRONDISSEMENT

Voltaire-Aubert-Palace, 95, rue de la Roquette. — *Aubert-Journal*. — *Parâtre*, drame. — *Nick Winter et ses aventures*, 2^e épisode. — *L'Ecbéance*, drame.

12^e ARRONDISSEMENT

Lyon-Palace, rue de Lyon. — *Gaumont-Actualités*. — *Pathé-Revue*. — *La Pêche au mari*, film comique. — *Madge l'écervelée*, comédie gaie. — Attraction : *Max Kidd et son chien mécanique*. — *Illusions de jeunesse*, comédie sentimentale.

13^e ARRONDISSEMENT

Gobelins, 66, bis Avenue des Gobelins. — *Pathé-Journal*. — *Pathé-Revue*, n° 34. — *Lui... chez les Indiens*, comique. — *La Pocharde*, 12^e épisode. — *Matbias Sandorf*, 6^e épisode. — *Félonie*, drame.

14^e ARRONDISSEMENT

Gaité, rue de la Gaité. — *Pathé-Journal*. — *Pathé-Revue n° 34*. — *Lui... chez les Indiens*, comique. — *La Pocharde*, 12^e épisode. — *Train de nuit*, comique. — *Félonie*, drame. — *Une partie de campagne*, comique.

15^e ARRONDISSEMENT

Grenelle, 122, rue du Théâtre. — *Pathé-Journal*. — *Pathé-Revue n° 34*, documentaire. — *Lui... chez les Indiens*, comique. — *La Pocharde*, 12^e épisode. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — *Félonie*, drame.

Splendide-Cinéma, 3, rue Larochele. Directeur : M. Ch. Roux. — *Les actualités de Splendide-Cinéma*. — *Vue du vieux Prague*, plein air. — *Fraternité*, comédie dramatique. — *Les Bobèmes de Paris*, scène dramatique.

16^e ARRONDISSEMENT

Mozart-Palace, 49, 51, rue d'Auteuil, 16^e. — Programme du vendredi 26 au lundi 29 août. — *Le Fils de son père*. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — *La Poupée brisée*, comédie. — *Eclair-Journal*. — Programme

du mardi 30 août au jeudi 1^{er} septembre. — *Chez les anthropophages*, 2^e étape. — *Le Guardian*, drame. — *Fatty à la plage*, comique. — *Pathé-Journal*. — *L'Enfant du Carnaval*, drame. — *Joë au studio*.

17^e ARRONDISSEMENT

Maillot-Palace-Cinéma, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 26 au lundi 29 août. — *Chez les anthropophages*, 2^e étape. — *Le Guardian*, drame. — *Fatty à la Plage*, comique. — *L'Enfant du Carnaval*, drame. — *Joë au studio*. — *Pathé-Journal*. — Programme du mardi 30 août au jeudi 1^{er} septembre. — *Le Fils de son Père*, comédie. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — *La Poupée brisée*, comédie. — *Eclair-Journal*.

Ternes-Cinéma, avenue des Ternes, 5. — *Pathé-Journal*. — *Laminiers et filières*. — *Amour brisé*, comédie dramatique. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — *Amour et Folie*, comédie gaie.

Cinéma Demours, 7, rue Demours. Directeur : M. F. Destannes. — Wag. 77-66. — *Chez les anthropophages*, 6^e étape. — *Fatty portier*, comique. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — *Eclair-Journal*. — *Le Trésor d'Arne*, drame.

Cinéma Legendre, 128, rue Legendre. — Directeur : A. Jallon. — *Legendre-Actualités*. — *Une biscuiterie danoise*, documentaire. — *Le Guardian*, drame. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — *Après l'abandon*, drame. — Intermède : *Drabat*, le célèbre imitateur fantaisiste.

Le Select, 8, avenue de Clichy. — *Chez les anthropophages*, 6^e étape. — *Jeune fille à louer*, comédie. — *Gaumont-actualités*. — *Une grande âme*, drame. — *Fatty portier*, comique.

Royal-Wagram, avenue Wagram. — 10 minutes au Music-Hall n° 22. — *Calouchar et Bocalas*, comique. — *L'Ecbéance fatale*, comédie. — *Les deux Routes*, comédie dramatique. — *Pathé-Journal*.

On signale qu'un entrepreneur de cinéma forain a disparu en emportant, après les avoir pris en location, les films intitulés *Tirka*, *Polidor trouve un sosie*, *Le Truc de Suzette* et *Le Postillon... Entre-nous c'est lui qui paraît être volé*.

Lutetia-Wagram, avenue Wagram. — *Chez les Anthropophages*, 6^e étape. — *Le Modèle de Cire*, comédie dramatique. — *Fatty portier*, comique. — *Pathé-Revue*. — *Les Hommes marqués*, comédie dramatique. — *Gaumont-Actualités*.

18^e ARRONDISSEMENT

Barbès-Palace, 34, boulevard Barbès. Direction : L. Garnier. — Nord 35-68. — *Amour et Folie*, comédie gaie. — *Les deux Routes*, comédie dramatique. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — Le diseur *Monty*.

Palais-Rochechouart, 56, boulevard Rochechouart. — *Les folies du ciné*, comique. — *Nick Winter et ses aventures*, 2^e épisode. — *Parâtre*, drame. — *Aubert-Journal*. — *L'Ecbéance fatale*, comédie dramatique.

Marcadet-Cinéma-Palace, 110, rue Marcadet. Angle rue du Mont-Cenis. Marcadet 22-81. — *Madame et son filleul*, comédie gaie. — *Zigolo et les apaches*, comique. — *Petit Patron*, comédie sentimentale. — *Pathé-Journal*. — *Pathé-Revue*. — Attraction : *Les Kanui and Partner*, chanteurs et danseurs des Iles Hawai.

Théâtre Montmartre, cinéma music-hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Maurice Robert, directeur. — Programme du 26 août au 1^{er} septembre. — *L'Etrange complot*. — *Fatty bolchevick*, comique. — *Les actualités de la semaine*. — *Sosthène s'obstine*, comique. — *La Havane*. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — Attraction : *Charlay*, dans son répertoire.

Programme du 2 au 8 septembre
Le Voile du Bonheur. — *Régless aux bains de mer*, comique. — *Le Lièvre et la tortue*, dessins animés. — *Les actualités de la semaine*. — *Les Habitants des mers*, documentaire. — *Matbias Sandorf*, 8^e épisode. — Attraction : *Mlle Régine Odry*, de l'Opéra-Comique.

19^e ARRONDISSEMENT

Secrétan, 7, Avenue Secrétan. — *Pathé-Journal*. — *Calouchar et Bocalas*, comique. — *Matbias Sandorf*, 6^e épisode. — *Le Train 24*, 1^{er} épisode. — *L'Ecbéance fatale*, drame.

20^e ARRONDISSEMENT

Féerique-Cinéma, 146, rue de Belleville. — *Pathé-Journal*. — *Ambitieuse*, comédie dramatique. — Attraction : *Yamamoto et Koyoshi*, équilibristes japonais. — *Pathé-Revue*. — *Fatty bistro*, comique. — *La Gangué*, scène dramatique.

Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — *Gaumont-actualités*. — *Jeune fille à louer*, comédie. — Attraction : *Les Morisoss*, barristes. — *Illusions de jeunesse*, comédie sentimentale. — *Joë au studio*, comique.

Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — *A travers la France : Ajaccio*. — *Bigorno contre Dago-Red*, comique. —

BANLIEUE

Clichy. — *Pathé-Journal*. — *Calouchar et Bocalas*, comique. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — *L'Affaire du train 24*, 1^{er} épisode. — *L'Ecbéance fatale*, comédie dramatique.

Levallois. — *Pathé-Journal*. — *Beaucliron et le chapeau gris*, comique. — *La Pocharde*, 11^e épisode. — *Matbias Sandorf*, 6^e épisode. — *Delval*, chanteur à voix. — *Le souffle des Dieux*, comédie dramatique.

Montrouge. — *Industries indigènes du Congo belge*, plein air. — *Montrouge-actualités*. — *Part à deux*, comédie. — *Matbias Sandorf*, 7^e épisode. — *La Momie*, comique. — *Le Roi des Chemins*, drame.

Bagnolet. — *Pathé-Journal*. — *Calouchar et Bocalas*, comique. — *Matbias Sandorf*, 4^e épisode. — *L'Affaire du train 24*, 1^{er} épisode. — *L'Ecbéance fatale*, comédie dramatique.

Vanves. — *Pathé-Journal*. — *Pathé-Revue n° 34*. — *Lui... chez les Indiens*, comique. — *La Pocharde*, 12^e chapitre. — *Train de nuit*, comique. — *Félonie*, drame. — *Deux Coqs une poule*, comique.

Olympia Cinéma de Clichy. — *Dix Minutes au Music-Hall*. — *Fatty portier*, comique. — *Une grande âme*, drame. — Attraction : *Dancree-Musty*. — *Les deux Routes*, comédie dramatique. — *Gaumont-Actualités*.

Magic-Ciné, 2 bis, rue du Marché (Le vallois). Wagram 04-91. — *Le Roi du volant*, comédie sportive. — *Matbias Sandorf*, 6^e épisode. — *La Pocharde*, 11^e chapitre. — *Fridolin chef de rayon*, comique. — Attraction : *The Renelly's*.

IL FAUT VOIR

Les Proscrits avec Victor Sjöström

Ceci n'est pas une
publicité payée

CONCOURS DE SCÉNARIOS

Envoyez-nous un scénario cinématographique. Des journaux comme *Le Film*, *Ciné pour tous*, *Bonsoir*, en ont publiés d'excellents qui vous ont appris le découpage, le style et le mouvement de ces ouvrages spéciaux. Essayez de composer un thème d'écran, drame ou comédie, découpez-le et bornez-vous à des moyens simples : peu de décors, peu de personnages mais beaucoup de sincérité, un peu de goût, et du talent si vous pouvez.

Jury : Dans ce Jury seront représentés les metteurs en scène (*J. de Baroncelli, Marcel L'Herbier, Léon Poirier, René Le Somptier, etc.*) les interprètes (*Signoret, Van Daële, André Nox, Séverin-Mars, etc.*) et les spectateurs (*Boisyvon, René Bizet, Canudo, J.-L. Croze, Fréjaville, Lionel Landry, P. de la Borte, Pierre Henry, Pierre Scize, Urville, Marcel Yonnet, etc.*)

Clôture : La date extrême pour l'envoi des manuscrits est fixée au 1^{er} Août prochain.

Prix : Le meilleur scénario choisi par le Jury recevra un prix de Mille francs et sera publié dans *Cinéa*, si l'auteur le désire. Et bien entendu *Cinéa* s'emploiera à le faire connaître des maisons d'éditions françaises.

cinéa
10, RUE DE L'ÉLYSÉE
PARIS

LES STARS DE FRANCE ET D'AMÉRIQUE SONT EN PHOTO CHEZ

J. THIOLAT, 1, rue Darcet
Paris (17^e)

Portraits de :

Mary Pickford - Norma Talmadge
Charles Chaplin - Douglas
Fairbanks - Nazimova - Mary
Miles Minter - William S.
Hart - Ralph Graves - Pearl
White - Lilian Gish - Richard
Barthelmess - William Farnum
Pauline Frederick - Constance
Talmadge - Thomas Meighan
Jackie Coogan

Les 16 photos (18/24) : 10 fr.
franco : 10 fr. 50

Portraits de :

EDMOND VAN DAËLE
EVE FRANCIS
ANDRÉ NOX
EMMY LYNN
GABRIEL SIGNORET

3 fr. la photo — 3 fr. 50 franco

(Mandats au nom de J. THIOLAT)

BONSOIR

*Vous dira quels
sont les bons soirs
du cinéma.*

*Si vous aimez le
cinéma, vous aimez*

BONSOIR

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES D'AMATEURS

Envoyez à *Cinéa* des photos de n'importe quel format, représentant des acteurs de ciné dans la vie privée, ou des aperçus du travail cinématographique en plein air, en studio, etc..., tout ce qui se rapporte à l'écran et pourra résumer en quelque sorte les coulisses du Cinéma. Le Jury sera composé de six opérateurs français : MM. Bousquet, Chaix, Gibory, Irvin, Forster et Lucas.

Prix : Le premier prix recevra deux cents francs et sera reproduit sur la couverture de *Cinéa*, il y aura quatre seconds prix de cinquante francs, qui seront reproduits dans *Cinéa*.

cinéa
10, RUE DE L'ÉLYSÉE
PARIS